

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES



L'Expédition des « Mille »

L'inauguration solennelle du monument des « Mille », à Quarto, près de Gênes, évoque le souvenir de la glorieuse expédition qui a immortalisé le nom du grand patriote italien Garibaldi.

L'histoire de l'unité italienne comprend quatre épisodes principaux : la guerre franco-autrichienne en 1859, illustrée par les batailles de Magenta et de Solferino ; la conquête du Royaume des Deux-Siciles, en 1860, par Garibaldi ; la guerre italo-autrichienne, en 1866 ; enfin, l'occupation de Rome par les Italiens, en 1870.

Cette glorieuse expédition de Sicile mérite d'être rappelée sommairement à l'heure où s'inaugure le monument élevé à la gloire de Garibaldi et de ses vaillants compagnons « les Mille », ainsi qu'ils s'étaient baptisés eux-mêmes.

Dans la nuit du 5 au 6 mai 1860, Giuseppe Garibaldi quittait Quarto, à quelques kilomètres de Gênes, accompagné d'un millier de volontaires, qui s'étaient entassés sur deux navires de commerce : le *Lombardo* et le *Piemonte*. La plupart de ces soldats improvisés, vêtus de la chemise rouge devenue aussitôt légendaire, étaient originaires de la Ligurie ; quelques-uns venaient du pays de France. Les plus connus de ces derniers sont : un homme de lettres, Ulric de Fonvielle ; l'historien Maxime du Camp ; Edouard Lockroy, qui devait être plus tard ministre de la marine ; de Flotte, ancien représentant à l'Assemblée législative.

L'état-major était digne de cette jeunesse dévouée dont une bonne partie avait quitté famille et fortune, toutes les aises et séductions de la vie, pour la rude existence du soldat.

Les *Mille* voulaient, après un rapide débarquement, encourager les populations siciliennes à la révolte, les amener à s'unir à la monarchie de Victor-Emmanuel, augmentant ainsi la force du jeune Etat créé par la volonté de Cavour, avec l'aide de Napoléon III. De la Sicile, les *Mille* se rendraient dans le royaume de Naples. L'adhésion des provinces méridionales devait être une nouvelle phase de l'unité italienne.

« Je sais, avait déclaré Garibaldi, que je m'embarque dans une entreprise dangereuse, mais je mets ma confiance en Dieu, ainsi que dans le courage et le dévouement de mes compagnons. »

L'audacieux général avait bien placé sa confiance : le 13 mai, les *Mille* débarquaient à Marsala. Une campagne de quelques semaines dont les épisodes principaux furent la prise de Palerme et la prise de Messine, donna la Sicile à Garibaldi. Il y mit en vigueur la Constitution sarde et exigea le serment de fidélité à Victor-Emmanuel.

La Sicile prise, Garibaldi passa dans les Etats napolitains proprement dits. Un soulè-

vement presque général lui permit d'arriver en peu de jours à Naples. Il y proclama roi Victor-Emmanuel.

Quelques mois après, le 21 octobre 1860, la réunion de la Sicile et des provinces napolitaines à la monarchie piémontaise était un fait accompli.

Le nom de Garibaldi est désormais inséparable de l'histoire de l'Italie. Il devient le symbole du patriotisme dans son expression la plus haute et la plus pure. La reconnaissance publique a élevé à son souvenir des monuments dans presque toutes les villes de la péninsule. Mais sa mémoire vit surtout dans les cœurs. L'épopée garibaldienne a d'ailleurs tout ce qui convient pour séduire la foule, étrangère parfois aux grands ressorts de la politique.

Quant à nous, Français, il ne nous est pas permis d'oublier que le conducteur des « Mille » mit un jour son épée au service de notre pays. En 1870, les Boches ont trouvé devant eux le héros de Marsala et les braves de la Légion garibaldienne. Et ce sont, quarante-quatre ans plus tard, les descendants du « grand aïeul », qui volent à leur tour au secours de la France, cinq petits-fils, dont deux, hélas ! sont tombés glorieusement dans les forêts de l'Argonne.

GARIBALDI

Garibaldi. Qu'est-ce que c'est que Garibaldi ? C'est un homme, rien de plus. Mais un homme dans toute l'acception sublime du mot. Un homme de la liberté ; un homme de l'humanité. *Vir*, dirait son compatriote Virgile.

A-t-il une armée ? Non. Une poignée de volontaires. Des munitions de guerre ? Point. De la poudre ? Quelques barils à peine. Des canons ? Ceux de l'ennemi. Quelle est donc sa force ? Qu'est-ce qui le fait vaincre ? Qu'a-t-il avec lui ? L'âme des peuples. Il va, il court, sa marche est une traînée de flamme, sa poignée d'hommes méduse les régiments, ses faibles armes sont enchantées, les balles de ses carabines tiennent tête aux boulets de canon ; il a avec lui la Révolution et, de temps en temps, dans le chaos de la bataille, dans la fumée, dans l'éclair, comme si c'était un héros d'Homère, on voit derrière lui la déesse.

Quelque opiniâtre que soit la résistance, cette guerre est surprenante par sa simplicité. C'est l'assaut donné par un homme à une royauté ; son essaim vole autour de lui ; les femmes lui jettent des fleurs, les hommes se battent en chantant, l'armée royale fuit ; toute cette aventure est épique ; c'est lumineux, formidable et charmant, comme une attaque d'abeilles.

Admirez ces étapes radieuses. Et, je vous le prédis, pas une ne fera défaut dans les échéances infaillibles de l'avenir. Après Marsala, Palerme ; après Palerme, Messine ; après Messine, Naples ; après Naples, Rome ; après Rome, Venise ; après Venise, tout.

VICTOR HUGO.

AU PARLEMENT

Le Trésor de guerre

La Chambre a voté vendredi le projet de loi qui porte à 6 milliards la limite d'émission des Bons du Trésor ordinaires et des Bons de la Défense nationale.

Le succès de l'appel fait à l'épargne française a été si grand, déclare M. Ribot dans un exposé lumineux, qu'à la date du 30 avril le Trésor a placé 4 milliards 338 millions de bons de la défense nationale, auxquels il faut ajouter 539 millions de bons ordinaires placés en France ou à l'étranger, ce qui porte le total à 4,977 millions ; le chiffre dépasse de près d'un demi-milliard la limite précédemment autorisée.

Et le succès ne se ralentit pas, au contraire, car le ministre des finances indique que dans le seul mois d'avril les souscriptions aux bons et aux obligations de la défense nationale représentent 995 millions, près d'un milliard.

La Chambre applaudit longuement à ce brillant résultat qui prouve la puissance du crédit de notre pays.

M. Ribot poursuit :

Vous avez raison d'applaudir. Cet effort fait honneur au pays, qui comprend qu'il doit aller jusqu'au bout, quoi qu'il arrive, pour nous soutenir dans la lutte entreprise. De même qu'il lutte avec une vaillance admirable dans les tranchées, il nous soutient de tout son argent.

Mais 995 millions n'ont pas suffi à couvrir le déficit d'avril. Le déficit a été plus élevé que celui des mois précédents, parce que le mois d'avril est exceptionnel en raison des paiements afférents à l'exercice précédent. Le déficit atteint à l'heure actuelle un total d'un milliard 500 millions. Les mois qui viennent seront les plus lourds, car nos dépenses augmentent.

Il est difficile de limiter les dépenses de la guerre ; nous sommes obligés d'intensifier la fabrication des explosifs. D'autre part, il a été nécessaire de procéder à des formations nouvelles et d'envoyer au loin un corps expéditionnaire. De plus, les allocations familiales ont monté de 90 à 150 millions en avril. Je reconnais qu'il y a eu des refus injustifiés, alors qu'il faut donner largement. (Applaudissements.)

Ce n'est pas moi qui voudrais qu'on refusât l'indemnité à une seule famille qui la mérite en prétextant une sorte d'indignité qui tiendrait à des situations personnelles ou à des opinions. (Nouveaux applaudissements unanimes.) Mais il y a aussi des abus qu'il faut réprimer. (Très bien !) Il est bon, même au point de vue moral, pour ce pays qui est en guerre, qu'il ne soit rien détourné de ce qui est nécessaire à la défense nationale. (Applaudissements.)

Nous avons dû faire des achats de blé importants ; cela coûte très cher. Je demande donc à la Chambre et à la commission du budget de ne pas laisser augmenter les dépenses sans exercer le contrôle le plus rigoureux (Applaudissements). Il faut faire le total de toutes les dépenses. Il faut songer à la question la plus importante qui est celle de la durée de la guerre, car il faut mener cette guerre à

son terme et là où nous voulons la mener. (Applaudissements.)

Si on avait parlé aux financiers d'autrefois et même d'hier de pareils chiffres; si on leur avait demandé les moyens pour y parer, les plus audacieux auraient eu un sentiment d'inquiétude. Nous aussi, nous avons nos graves préoccupations. Mais malgré tout nous avons confiance dans ce pays et nous sommes sûrs d'arriver à toutes les dépenses.

Aux souscriptions de l'épargne viennent s'ajouter les avances de la Banque de France à l'Etat. Une convention va en porter le montant à 9 milliards.

M. Ribot insiste ensuite sur les difficultés résultant des achats que nous sommes obligés de faire à l'étranger. Un certain nombre de nos usines sont aux mains de l'ennemi. Nous devons nous procurer au dehors du blé, de la viande. Et il faut payer comptant aux Etats-Unis, en Espagne, en Argentine, en Angleterre. Nous le ferons en obtenant du crédit, en créant par exemple des bons du Trésor qui seront remis au gouvernement britannique, escomptés par lui et remboursables un an après la conclusion de la paix, le produit net de l'escompte devant être employé aux paiements auxquels nous avons à faire face sur certains marchés étrangers.

M. Ribot annonce que, prochainement, le Gouvernement déposera trois douzièmes provisoires pour les mois de juillet, août et septembre. Et le ministre des finances termine par ces mots, qui soulèvent de longues acclamations :

On ne peut pas exactement évaluer quels crédits seront nécessaires pour la suite des opérations. Mais des événements se préparent qui pourront être décisifs et influer sur la durée de la guerre. (Vifs applaudissements.)

Quelle que soit cette duée, le pays est prêt, comme le Gouvernement, à faire tous les sacrifices nécessaires pour la conduire jusqu'au bout. (Vifs applaudissements.)

Pour mener à bien cette œuvre, la collaboration du Gouvernement et du Parlement est nécessaire; cette collaboration ne peut qu'accroître la force de la défense nationale, à la condition qu'elle s'exerce loyalement dans le sens d'une confiance complète et dans la résolution inébranlable d'atteindre le but que le Gouvernement, les Chambres et le pays ont juré d'atteindre. (Vifs applaudissements unanimes et répétés.)

L'orateur, de retour à son banc, reçoit les félicitations de tous ses collègues.

LA GUERRE AÉRIENNE

Les communiqués ont, à diverses reprises, signalé les succès de nos escadrilles de bombardement.

Il a été possible, grâce à des renseignements donnés par des prisonniers, de mieux connaître l'étendue des destructions opérées. Le tableau ainsi établi confirme l'importance des bombardements exécutés et démontre que nos aviateurs savent faire preuve d'autant de précision dans le jet des bombes que de hardiesse dans le vol.

22 mars. — Bombardement de la gare de Briey et de l'embranchement Conilans-Briey-Metz. Des dépôts d'approvisionnement sont détruits. La voie est coupée.

15 avril. — Bombardement de la gare de Saint-Quentin. Le dépôt central de munitions dans les hangars de petite vitesse et une rame de 150 wagons (dont plusieurs contenant du benzol) brûlent complètement. L'incendie dure du 4 avril seize heures jusqu'au lendemain six heures. Toute la nuit l'on entend les explosions des projectiles. 24 soldats sont tués.

25 avril. — Bombardement de Friedrichshafen. Les hangars sont endommagés. Un zeppelin est détruit.

Bombardement de la région Léopo. achen-Lerach; à la gare de Haltingen la remise des machines est complètement détruite: deux locomotives de trains rapides ont été mises hors d'usage. Tout le matériel des gardes de voies ferrées, armes et munitions, a été anéanti.

A Lerrach, quarante-deux pionniers de landsturm ont été tués ou blessés: deux avions ont été rendus inutilisables.

Faits de guerre

DU 4 AU 7 MAI

En Belgique, dans la journée du 4 mai, nous avons continué à progresser dans la région de Steenstraete; dans la soirée, nous avons enlevé une tranchée à l'ennemi et poussé nos lignes en avant entre Lizerne et Het-Sas, dont nous étions déjà maîtres. En même temps, notre artillerie a pris de flanc les colonnes ennemies qui se portaient à l'attaque du secteur gauche des positions occupées autour d'Ypres par l'armée britannique; elle leur a infligé des pertes sérieuses et elle a ainsi puissamment contribué à l'échec de cette offensive. La journée du 5 mai a été relativement calme; mais dans la nuit du 5 au 6 l'ennemi a débouché de Steenstraete et tenté contre nos lignes une attaque qui a été facilement repoussée. En même temps, au sud d'Ypres, près de Zwartelen, une attaque très violente se produisit contre les tranchées de la cote 60, conquises le mois dernier par nos alliés. Grâce à un nouvel emploi des gaz asphyxiants, l'ennemi s'est d'abord rendu maître de la position. Mais par une vigoureuse contre-attaque, les troupes britanniques ont réussi à reprendre une partie des tranchées perdues. Une violente lutte d'artillerie s'est engagée dans la journée du 6 et s'est étendue sur tout le front.

En Champagne, près de Beauséjour, nous avons repoussé, le 4 mai, trois attaques successives tentées par l'ennemi, auquel nous avons infligé des pertes sensibles; le 5, à l'ouest de Perthes, nous avons arrêté net par notre feu l'ennemi au moment où il cherchait à déboucher de ses lignes.

En Argonne, près de Bagatelle, nous avons progressé sur un terrain encore couvert de nombreux cadavres allemands des combats du 1^{er} mai; à la fin de la journée du 6 mai, une attaque allemande s'est produite sur ce point; elle a complètement échoué. Au Four de Paris, le 5 mai, nous avons repoussé une tentative d'attaque. Dans la région de Vauquois, la lutte d'artillerie a repris avec violence.

Des actions très vives se sont déroulées entre Meuse et Moselle.

Au nord de Saint-Mihiel, le 5 mai, l'ennemi, dès quatre heures du matin, a fortement canonné nos positions des Eparges et de la tranchée de Calonne. Vers dix heures, il a attaqué sur ce dernier point; mais, pris sous notre feu, il n'a pu atteindre notre première ligne qui est demeurée intacte; il a ainsi subi un échec complet et éprouvé des pertes élevées. Nous avons fait des prisonniers. Au sud de Saint-Mihiel, dans la même matinée, trois régiments accolés ont attaqué les positions les plus récemment conquises par nous au bois d'Ailly, notamment la partie est de ce bois et le terrain découvert de la croupe au sud-ouest, et ont réussi à prendre pied dans notre première ligne. Nous avons aussitôt contre-attaqué et repris la moitié de la croupe où nous nous sommes maintenus. Dans la soirée, nous avons prononcé une seconde contre-attaque et légèrement progressé sur le terrain encore aux mains de l'ennemi.

En Woëvre, le 4 mai, une nouvelle attaque nous a permis d'élargir le terrain gagné au bois Le Prêtre. Le 5 mai, au bois de Mortmaré, nous avons remporté un succès caractérisé en enlevant, à l'est des positions antérieurement conquises par nous près de la route de Flirey à Essey, deux lignes successives de tranchées. Nous les avons aussitôt reliées à nos propres lignes et nous nous y sommes consolidés. Dans la journée du 6, nous avons repoussé

trois contre-attaques en infligeant à l'ennemi de grosses pertes en morts et en prisonniers.

Dans les Vosges, nous avons continué à gagner du terrain sur la rive nord de la Fecht. Dans la matinée du 5 mai, nous avons progressé vers Steinbrück, à 900 mètres de Metzeral; en même temps, nous nous sommes emparés du mamelon est du Sillakerwasen (cote 830); mais, pendant la nuit du 5 au 6, l'ennemi a contre-attaqué et réoccupé ce mamelon, sans toutefois parvenir à nous enlever le terrain gagné dans la direction de la Fecht, sur lequel nous avons consolidé nos positions.

Les événements de ces derniers jours achèvent de caractériser la suite des opérations sur le front occidental. Pour des raisons politiques, si claires qu'il est superflu d'y insister, l'état-major allemand a multiplié dans la dernière quinzaine les opérations offensives, notamment en Belgique, sur les Hauts-de-Meuse, en Woëvre et dans les Vosges. Nous avons rapidement brisé ce très gros effort et infligé à l'ennemi des pertes dont le total doit dépasser 35.000 hommes. Les Allemands n'ont percé nulle part; ils ne nous ont enlevé aucune position importante; mais ils ont fait décider une demi-douzaine de leurs meilleures divisions, et en Belgique, sur le point où ils avaient réussi à faire reculer d'une portée de fusil notre front, ils ont dû leur succès, dépourvu d'ailleurs de toute conséquence (l'événement l'a prouvé), à une criminelle violation des lois de la guerre.

L'expérience qu'ils ont tentée s'est donc retournée contre eux.

RUSSIE

Officiel. — Près de Liban, le 5 mai, un duel d'artillerie a eu lieu avec des torpilleurs allemands.

Des escarmouches favorables pour nous ont été engagées au sud de Mitau et près du village de Beisagola.

Sur la rive droite de l'Orzica, nous avons repoussé une attaque impétueuse des Allemands, préparée par un feu violent qui a duré une heure et demie. Nous avons infligé de grosses pertes à l'ennemi.

A l'est du chemin de fer de Mlawa, nous avons réussi par un coup soudain à nous emparer de la métairie Pomiany.

Le 5 mai, l'ennemi a prononcé durant six heures des contre-attaques incessantes mais infructueuses. Devant la métairie qui reste toujours entre nos mains, les Allemands ont abandonné environ 1.000 morts.

Sur la rive gauche de la Vistule la situation est calme.

En Galicie, le 5 mai, la bataille, entre la Vistule et les Carpathes, a continué avec une grande ténacité. Protégé par le feu intense de son artillerie, l'ennemi a continué à accumuler des forces sur la rive droite de la Douauletz.

Les principaux efforts de l'ennemi sont concentrés dans la direction de Biecz et de Iassio. Nos troupes ont été sensiblement éprouvées, grâce à la supériorité de l'artillerie lourde de l'ennemi, mais de son côté il ressent aussi cruellement l'action de nos shrapnells et de notre mousqueterie, lorsqu'il tente des attaques.

Dans la direction de Stryl, au cours de la journée du 4 mai, nous avons continué à progresser.

Le nombre des prisonniers que nous avons faits atteint le chiffre de 2.000 soldats et de 40 officiers. L'ennemi en déroute a été refoulé à une distance considérable.

Sur le cours supérieur de la Loumika, dans la matinée du 5 mai, nous avons également remporté des succès.

Notre armée du Caucase poursuit son offensive dans la région d'Olty.

Les Turcs, refoulés par nos troupes, se retirent lentement.

Dans la région de Dilmán, les Turcs, après la défaite qu'ils viennent de subir, se sont retirés dans les montagnes, où ils se fortifient, renforcés par de nouvelles troupes.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Au musée de l'armée. — Le Président de la République a visité mercredi le musée de l'armée. Il a été reçu, à son arrivée à l'hôtel national des Invalides, par les généraux Niox et Malletier.

Le Président a visité les nouvelles salles d'exposition. Il a vu les drapeaux que les Français ont enlevés aux Allemands et les trophées divers que nos troupes ont envoyés à Paris.

Ajoutons que les collections du musée se sont enrichies récemment de différents objets tombés, près de Luzarches, d'un zeppelin qui survola Paris dans la nuit du 21 mars; de fragments de bombes lancées, la même nuit, par un autre zeppelin sur Asnières et Courbevoie; d'un bouclier allemand pris dans une tranchée; d'un ballonnet lumineux servant aux signaux allemands; d'une amusante « Tête de Boche » sculptée au couteau par un poilu pendant ses loisirs dans une tranchée à Berry-au-Bac, etc., etc.

Nos ordres militaires. — A propos de la création de la Croix de guerre, il nous semble intéressant de dresser la liste des différentes décorations militaires qui ont été instituées en France, au cours des siècles.

On trouve en tête la décoration de la « Ceinture militaire » établie en 1241. Puis viennent, par ordre chronologique :

L'ordre de l'Étoile, 1345; l'ordre du Saint-Esprit, 1552; l'ordre de Saint-Michel, 1469; l'anneau d'or, 1534; l'ordre du Saint-Esprit, 1579; l'ordre des Chevaliers de la maison royale, 1603; l'ordre de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, 1603; l'ordre de Saint-Louis, 1693; l'ordre du Mérite militaire, 1793; les Armes d'honneur, 1799; la Légion d'honneur, 1802; l'ordre de la Couronne de fer, 1805; l'ordre des Trois toisons d'or, 1809; l'ordre de la Réunion, 1811.

Il faut ajouter à cette liste la médaille militaire, instituée en 1852, et nos différentes médailles commémoratives ou coloniales.

Eeriteaux boches. — Un journal hollandais, le *Vaderland*, annonce que de nombreuses familles ouvrières de Cologne avaient installé, dans le courant du mois d'avril, aux fenêtres de leurs logis, un écriteau portant l'inscription : *Gibt uns Brot und unsere Jungen wieder* (donnez-nous du pain et rendez-nous nos enfants). La police ayant voulu faire disparaître ce placard, des rixes éclatèrent et des arrestations furent opérées.

Cette nouvelle est confirmée par un officier hollandais revenant de Cologne.

Le même officier rapporte que dans les salles d'attente du district de Munster des pancartes ont été accrochées, portant cette patriotique exhortation en gros caractères : « Voyageurs, n'oubliez pas en mangeant que nous sommes en temps de guerre ! »

Comment l'oublieraient-ils, en savourant le pain KK ?

Les G. V. C. marins. — La ligne Liverpool-Havre-New-York est gardée militairement comme une simple voie ferrée de Paris à Compiègne ou de Paris à Dunkerque. Dans les neuf jours de traversée du Havre à New-York, on ne passe pas plus de six heures consécutives sans être contrôlé, la nuit notamment. Les croiseurs anglais « attaquent » par télégraphie sans fil : « Allô ! allô !... Qui êtes-vous ?... — Le paquebot un tel... — Le mot de passe ?... — Bien... — Voici le nouveau mot pour les douze ou les vingt-quatre heures qui suivent... — Vive la France ! Vive l'Angleterre ! Good bye. »

Le soldat au fer. — Tous les touristes qui ont passé par Vienne, y ont vu, place Saint-Étienne, le célèbre « Stock im Eisen », une relique nationale encastrée dans une niche, à l'ombre des tours de la cathédrale. C'est un vieux tronc d'arbre sacré dans lequel les Autrichiens du moyen âge enfouaient un clou chaque fois qu'ils faisaient un vœu pour gagner une victoire ou éviter une catastrophe. Le tronc en est complètement recouvert : c'est un véritable arbre blé.

Comme les loteries d'Etat ne suffisent plus à procurer de l'argent au gouvernement, il a trouvé le moyen de ressusciter cette vieille coutume, et Vienne possède aujourd'hui son « Wehrmann im Eisen » (soldat au fer). Place Schwarzenberg s'élève un grand chevalier de bois sur un petit podium où l'on monte par quelques marches, près d'un kiosque où l'on

achète pour une couronne (1 fr. 05) le billet qui vous donne droit à planter un clou dans le corps du chevalier. Les braves gens font queue devant le kiosque. Chacun, à son tour, tend son billet à l'employé, reçoit un clou avec un marteau et fait de son mieux pour trouver un bon endroit. Un grand écriteau explique qu'il est interdit de toucher à l'épée, qu'on a peinte en or pour en conserver la virginité. Il y a déjà deux ou trois cent mille clous, et le bois brun disparaît sous l'acier. On espère en obtenir sept cent mille.

Le « soldat au fer » est un excellent fétiche.

Ménagerie militaire. — Chacun sait que le chien a un faible pour le militaire. Préceder le régiment, la queue en trompette, au son des cuivres et des tambours, choyé et caressé par tous, la pitance largement assurée, quel sort digne d'envie ! Il n'est guère de régiment en France qui n'ait ainsi son chien d'adoption.

Nos amis les Anglais, les Canadiens et les Hindous, moins exclusifs dans leurs affections, adoptent non seulement des chiens, mais encore des oiseaux et divers animaux tels que chèvres, singes, ours, antilopes, etc.

La société zoologique de Londres a offert l'hospitalité, pour la durée de la guerre, à tous ces animaux-mascottes, grands et petits. C'est ainsi qu'elle héberge des à présent quatre ours des troupes canadiennes, deux antilopes du Royal Warwickshire et plusieurs chèvres des troupes indiennes. Ces nouveaux pensionnaires de la société zoologique font la joie du public londonien. Les ours canadiens sont devenus populaires du jour au lendemain.

Un soldat de race. — Parmi les Français qui luttent dans la presqu'île de Gallipoli et qui se préparent à occuper Constantinople, se trouve un lieutenant, Français lui aussi, et qui cependant descend des anciens empereurs de Constantinople.

La dynastie des Comnène a joué au moyen âge un rôle considérable. Elle a donné à l'ancienne Byzance de grands généraux et des souverains qui ont régné avec éclat. L'un des membres de cette famille, Alexis Comnène, fut envoyé par l'empereur Andronic en ambassade auprès du pape Benoît XII, au temps où la papauté résidait en Avignon. Alexis Comnène trouva le séjour d'Avignon si agréable, qu'il se fixa dans cette ville, et y fonda une famille. Ses descendants y résident encore. Son très arrière-petit-fils a demandé à faire partie du corps expéditionnaire d'Orient.

Et voilà comment un descendant des empereurs de Byzance entrera dans Constantinople avec les alliés.

Prudence est mère de sûreté. — Un télégramme de la Haye indique que d'après les listes des pertes allemandes publiées dans ces derniers mois par les gazettes, le commandement allemand paraît avoir cherché à ménager le corps des officiers contrairement à ce qui s'était passé au début de la guerre.

On ne relève plus de noms de membres des familles princières sur les listes des blessés. L'aristocratie n'a éprouvé que peu de pertes par rapport au reste du corps des officiers.

Il faut attribuer cette différence au désir qu'on a en haut lieu de ménager les familles des gouvernements secondaires et la Chambre haute de Prusse.

Princes, ducs, comtes, barons et hobereaux divers sont au repos : l'aristocratie prussienne et allemande s'embusque !

Sous les marronniers. — Gringalet, qui a dégoûté Guillaume, ainsi que nous l'avons dit, Gringalet, fils de Guignol, triomphe au théâtre des marionnettes des Champs-Élysées.

Gringalet et Guignol racontent et miment, avec quelle maestria, leur campagne contre le Boche. Pour voir la première pièce militaire inspirée par la guerre, il y avait ces jours derniers une foule considérable composée en partie de conscrits des classes 1930, 1929 et 1928. Le Boche arrive. Vlan, une volée de coups de trique. Fusée de rires, trépignements d'enthousiasme. Et quand c'est fini, on recommence. Notre public ne se lasse pas.

Qu'on ne reproche pas à la pièce une trop grande uniformité dans la situation : elle est à l'usage de la guerre et, d'ailleurs, l'essentiel, c'est que l'auditoire soit satisfait.

Ceux d'Afrique

Ils sont tous venus à la rescousse, ceux d'Afrique, de Tunisie, du Maroc, du Sénégal, guerriers de grande tente et coureurs de pistes; tous les soldats de passion qu'échauffe le soleil africain et qui, à nous combattre naguère, ont appris l'enthousiasme fidèle dont ils paient aujourd'hui notre protectorat libérateur.

Ils sont venus en nombre et en qualité; à chaque étape de la marche en avant ils viennent plus serrés, plus ardents. Quand la victoire intégrale relèvera nos armées de leur secret héroïque, les chiffres et les faits que nous devons à notre Afrique française étonneront notre histoire.

A l'une des batailles de l'Aisne, le colonel de B..., inspectant nos lignes, aperçoit deux cavaliers marocains démontés qui, à vive allure, marchent vers la mousquetade.

— Où est ton régiment? demande-t-il à celui qui « fait brigadier ».

— Ma colonel, chevaux tués, régiment perdu quatorze jours.

— Qu'est-ce que tu as fait pendant ces quatorze jours?

— Ma colonel, fait la guerre.

— Comment, fait la guerre?

— Ma colonel, marché toujours côté canon, demandé cartouches camarades, tiré les Allemands...

Le colonel, qui est d'Afrique, n'insiste pas, mais explique aux deux amateurs qu'un régiment de spahis est justement là, en réserve, tout près : il va les conduire et on leur donnera des chevaux.

— Ça bon... Et en route.

Mais voici qu'après cent mètres vers la seconde ligne, les Marocains s'arrêtent et clament :

— Ma colonel, ma colonel... toi trompe ton chemin.

— Comment? demande le colonel un peu interloqué.

Alors l'orateur des deux, retourné vers la ligne fumante des shrapnells :

— La guerre par là, ma colonel... Et spahis toujours à la guerre.

M'barech, blessé jugé intraversable, est fait prisonnier avec l'ambulance qui l'a recueilli.

Tout de suite on l'isole. Un hauptmann de dragons, dans le meilleur arabe, l'interroge avec une cordialité tout à fait inhabituelle, lui fait entonner de colossales tasses de caoua. Y a bon. Alors le hauptmann, tout à fait camarade, entame son boniment.

« L'Allemagne ne fait pas la guerre aux Musulmans, même s'ils sont égarés entre ses ennemis. Le kaiser est le grand allié du sultan et de Mohamed... Il a donné des ordres pour que ses amis d'Islam soient bien traités... Le spahi va être envoyé à l'état-major allemand d'où, après toutes sortes de politesses, on lui donnera un firman pour Stamboul... »

— Y a pas bon, répond simplement M'barech.

Le lendemain, l'officier de Wilhelm pacha insiste. Cette fois, M'barech ne répond rien... Seulement, à la nuit, ce blessé, que nous n'avions pas même osé charger sur une voiture, s'évade de la trop cordiale ambulance, traverse en trois jours les lignes allemandes, Allah seul sait comment! et vient « rendre compte »... Y a bon.

En voici d'autres qui forment, sous le commandement du maréchal des logis français D.,

une équipe de volontaires inlassablement prêts à toutes les aventures. Ce choix d'hommes témoigne d'une solidarité et d'une solidarité que n'entame aucun hasard. On laisse à leur chef les plus larges initiatives; il obtient de son groupe les plus entiers exploits. Entre eux et lui, les audaces renouvelées resserrent une confiance agissante et magnifique.

Dans la rue de Vermelles, un des spahis de D. tombe, une balle au cœur; le grenadier qui a tiré précipite sa retraite. Furieux, D. bondit par-dessus son mort, rejoint l'homme, le rabat à terre d'un coup de pointe si formidable que la baïonnette s'enfonce au sol derrière la poitrine où le canon du mousqueton s'engage...

D. doit faire effort pour dégager son arme empaquetée de rouge. Comme il va poursuivre son élan, un de ses hommes l'avertit :

— Maréchal des logis... toi faire attention... ton fusil, li bouché avec du boche...

Un spahi de garde à l'entrée d'un boyau arrête un territorial empaqueté de toiles cirées et de cache-nez, le képi disparu sous un passe-montagne.

— Dis donc, ti es bien un Français? interroge-t-il.

— Et toi? répond l'autre, contemplant la figure cuivrée sous l'enroulement de la chemise.

Alors le spahi, réjetant son manteau pour découvrir sa médaille, croise la baïonnette :

— Moi, z'Arabe d'Algérie... même chose Français.

Tous ceux de France qui combattirent avec ceux d'Afrique témoignèrent qu'il a dit vrai.

MAURICE GANDOLPHE.
(La Marche à la Victoire.)

Remise de Décorations

Vendredi matin à eu lieu, dans la grande cour de l'hôtel du ministre de la guerre, la remise des décorations à un certain nombre d'officiers du ministère. Le ministre de la guerre y assistait personnellement et après avoir félicité individuellement les nouveaux légionnaires, il a tenu à leur dire en quelques mots combien il était heureux de présider cette cérémonie qui symbolise aux yeux du pays les efforts inlassables faits dans toute la zone de l'intérieur pour permettre aux armées sur le front d'obtenir la victoire.

« Je tiens à vous dire, a ajouté le ministre, toute ma satisfaction pour le zèle et le dévouement que vous mettez à accomplir une tâche qui, si elle peut paraître plus modeste, n'en est que plus difficile. Je vous en remercie au nom du pays et de l'armée. »

UNE SURPRISE

Le 3 mai, une agence allemande publiait une dépêche admirable : « L'armée allemande, aidée de l'armée autrichienne, venait de remporter en Galicie orientale une victoire proprement colossale... 300.000 prisonniers... 600 canons pris... et l'armée russe en déroute complète ! ».

Les cloches d'elles-mêmes sonnèrent dans toutes les villes de l'empire. Berlin illumina. Dans les rues, les passants s'embrassaient et l'on but énormément de bière pour célébrer ce triomphe définitif.

Il fallut bientôt déchanter. La « grande victoire » des Carpathes était une nouvelle fausse. Et l'agence Wolff elle-même entra en scène pour mettre la population allemande en garde contre les... erreurs relatives aux opérations militaires en Galicie.

« Une agence, déclare-t-elle dans sa dé-

pêche, a publié sous nos trois initiales W. T. B. (Wolff-Telegraphen-Bureau) des chiffres manifestement exagérés sur les résultats des derniers jours. Cette agence va être poursuivie par nous. »

Ah ! la guerre nous aura ménagé bien des surprises ! Nous aurons eu d'abord, pendant de longs mois, les monstrueux mensonges de l'agence Wolff, et puis, un beau jour, cette joie inespérée de voir cette même agence, dépassée par ses camarades, se retourner contre eux d'un air indigné et leur dire : « Taisez-vous, vous êtes des faussaires ! »

Tout arrive. Il suffit de patienter.

Hier et Aujourd'hui

A la fin de la campagne de 1805, après avoir contribué aux manœuvres d'Ulm et de Vienne, le corps d'armée du maréchal Davout avait été détaché aux abords de la capitale de l'Autriche, pendant que Napoléon suivait l'armée autro-russe vers Brunn.

Deux jours avant la bataille d'Austerlitz, Davout reçut l'ordre d'amener sa division Friant, « à grandes marches », vers Brunn. Aussitôt, à onze heures du soir, cette vaillante troupe se met en route et fait 144 kilomètres en quarante heures. Elle atteignit son cantonnement, à proximité du champ de bataille, le 1^{er} décembre, tard dans la soirée. Le lendemain, dès cinq heures du matin, elle était remise en mouvement, pour prendre son poste de combat à l'extrême droite de la « grande armée » ; et contribua glorieusement, en perdant le tiers de son effectif, au succès de la grande journée d'Austerlitz.

Quels étaient donc les soldats capables d'accomplir de pareils prodiges dans les marches et les combats ? Étaient-ils des géants d'une trempe exceptionnelle ? On se serait tenté de le croire, s'il n'existait pas des traces certaines de l'étonnement des officiers ennemis, surpris d'avoir été battus par des hommes moins grands, et paraissant moins forts que les leurs.

Le soldat de Rivoli, d'Austerlitz, et plus tard d'Auerstaedt, d'Iéna, était bien notre trouper actuel — « notre poilu » — gai, alerte, plein de nerf et de cœur ; ayant de merveilleuses aptitudes pour le combat et pour la marche ; et faisant le meilleur soldat du monde, quand il a foi dans ses chefs, comme en 1805, comme en 1815.

En 1806, la veille d'Iéna, le corps de Davout était à Naumbourg sur la Saale, à quelques lieues au-dessous d'Iéna, où se trouvait l'empereur. Pendant la nuit, il reçut des ordres, lui apprenant que l'empereur allait livrer bataille, et lui prescrivant de traverser la Saale, pour opérer sur le flanc et les derrières de l'ennemi, vers Apolda.

Avant le jour, sa division d'avant-garde Gudin passe la rivière, débouche sur le plateau d'Auerstaedt et rencontre des forces ennemies que Napoléon n'avait pu prévoir. Elle s'empare d'un bon point d'appui, et résiste énergiquement aux attaques furieuses de l'infanterie et de la cavalerie prussiennes. Puis, arrivent les deux autres divisions, Friant et Morand, qui se déploient et bravent dans leurs carrés les efforts acharnés des Prussiens.

Alors, sans garder aucune troupe en réserve, pour assurer sa retraite, sans autre pensée que celle de passer sur le corps des forces ennemies, et d'aller là où l'appellent les ordres de l'empereur, le maréchal s'engage à fond, prend l'offensive ; et, malgré la supériorité numérique énorme des Prussiens, réussit à les battre à Auerstaedt, et à

les repousser en désordre sur les fuyards des deux autres armées ennemies, que l'empereur a battues à Iéna.

Les trois immortelles divisions de Davout comprenaient 25.000 hommes. Elles en ont perdu 10.000. Mais elles ont battu 70.000 Prussiens, et ont cueilli pour elles et pour leurs chefs des lauriers que le temps ne flétrira pas.

C'est merveilleux. C'est un des plus beaux faits d'armes des annales de la France. Mais comment, en évoquant ce souvenir, ne pas penser à notre glorieuse bataille de la Marne, où l'un de nos généraux d'armée a reçu lui aussi l'ordre de tomber sur le flanc et les derrières des armées allemandes, et s'est trouvé, pendant une lutte de cinq jours, en présence de forces ennemies supérieures, qui auraient pu faire plier ses corps d'armée, s'il ne leur avait pas rappelé à temps l'ordre suprême du généralissime : « Si vous ne pouvez pas avancer, faites-vous tuer sur place ! »

Pendant ce temps, et conformément au même ordre, nos quatre autres armées et l'armée anglaise, livraient des combats aussi durs, aussi glorieux que ceux d'Iéna : à gauche, c'étaient des poussées irrésistibles, faisant plier les masses allemandes ; à droite, une résistance inébranlable contre des forces plus que doubles ; au centre, des luttes furieuses, acharnées, jusqu'à ce que l'un de nos éminents commandants d'armée ait pu profiter d'une faute de nos adversaires et décider la victoire.

Partout, nos soldats et ceux de nos alliés ont fait preuve d'un héroïsme inoubliable dans cette grande journée de salut.

Gloire à nos soldats, à nos chefs de 1914-1915 ! Ils sont les dignes successeurs de ceux de la « Grande épopée ».

Général ZURLINDEN.

La Solennité de Quarto

C'est à Quarto, près de Gênes, sur le rocher même du rivage d'où partit, le 5 mai 1860, l'expédition des Mille, qu'on vient d'élever un obélisque commémoratif à Garibaldi et à ses compagnons d'armes. On a inauguré le monument mercredi dernier — le 5 mai — et, en raison des circonstances, la cérémonie, qui s'est déroulée devant des centaines de milliers d'Italiens, pleins d'espoir et d'allégresse, a été particulièrement émouvante.

Le roi Victor-Emmanuel, retenu à Rome, n'a pas pu assister à la solennité, mais il a envoyé au maire de Gênes la dépêche suivante :

Si les préoccupations gouvernementales, changeant mon désir en regret, m'empêchent de prendre part à la cérémonie qu'on célèbre à Gênes, ma pensée ne s'éloigne cependant pas aujourd'hui du rocher de Quarto. L'envoie mon salut ému à cette rive célèbre de la mer de Ligurie où est né celui qui préconisa le premier l'unité de la patrie et d'où partit le capitaine des Mille avec une hardiesse immortelle vers un sort immortel. Et avec la même ferveur, la même chaleur de sentiments qui guida mon grand aïeul, je tire, de la concordie qui préside à la consécration de la mémoire des Mille, la confiance dans l'avenir glorieux de l'Italie.

Le grand poète italien Gabriele d'Annunzio, qui vivait en France depuis quelques années, a tenu à profiter de cette fête nationale pour retourner dans son pays et il a été accueilli, à Gênes et à Quarto, avec un enthousiasme frénétique.

Après que le maire de Gênes eut lu la dépêche du roi, parmi des ovations sans fin, et prononcé une allocution, on fit tomber les voiles du monument, tandis que les musiques jouaient l'hymne national et que les canons tiraient des salves. Puis Gabriele d'Annunzio s'avança et

lut, constamment interrompu par les applaudissements, un discours flamboyant.

Lorsque l'orateur arriva à sa péroraison, tous les assistants des tribunes étaient debout, agitant leurs chapeaux. Les survivants des Mille s'embrassaient.

Un cortège imposant se forma ensuite, qui comprenait 418 sociétés, précédées de leurs drapeaux, et les étudiants des universités, ayant à leur tête 27 bannières.

Le cortège défila devant le monument, au pied duquel étaient massées les musiques. La cérémonie terminée, les invités regagnèrent Gênes.

Le soir même, la municipalité de Gênes offrait un banquet. A ce banquet, M. Gustave Rivet, sénateur français, président de la Ligue franc-italienne, a prononcé en italien une éloquente allocution.

Alimentation rationnelle

Nous avons la bonne fortune de pouvoir publier la conférence du célèbre professeur Knatschke (de Berlin), sur l'alimentation rationnelle des Allemands en temps de guerre.

Messieurs, les ennemis de l'Allemagne ont formé l'infamie projet d'affamer l'Allemagne. Leurs efforts seront vains. Le sol allemand, la science allemande nous permettront de satisfaire à tous nos besoins.

Sans doute, nous produisons du blé en quantité insuffisante, mais le seigle peut être substitué avantageusement à cette céréale. Cependant, comme le seigle est moins nutritif que le froment, il conviendra, là où une livre de pain de froment était nécessaire, d'absorber deux livres de pain de seigle.

Messieurs, il faut tout prévoir ; il se peut que le seigle vienne à manquer ; il nous sera facile de remplacer le seigle par l'avoine que l'Allemagne produit abondamment. Seulement, l'avoine étant moins nutritive que le seigle, deux livres de pain de seigle seront remplacées par quatre livres de pain d'avoine.

Malheureusement, les chevaux allemands consomment d'énormes quantités d'avoine. Il se pourrait donc, qu'à son tour, cette céréale nous fit défaut. Messieurs, est-il rien de plus facile que de la remplacer par l'orge ? Seulement, l'orge étant moins nutritive que l'avoine, huit livres de pain d'orge tiendront lieu de quatre livres de pain d'avoine.

Il n'est pas douteux que, si la guerre se prolonge, nous serons contraints d'avoir recours au pain de fève. La fève (*faba vulgaris*) peut fournir un pain excellent et nutritif, un peu moins, sans doute, que le pain d'orge, et c'est pourquoi à nos huit livres de pain d'orge devraient être substituées quotidiennement 16 livres de pain de fève.

Messieurs, nous ne saurions nous flatter de l'espoir d'avoir du pain de fève à discrétion. Je prévois un déficit. Mais rien de plus aisé que de remplacer le pain de fève par le pain de lentilles. La lentille (du latin *lenticula*) constitue un excellent aliment, à la vérité un peu moins nutritif que la fève. A seize livres de pain de fève devraient donc s'opposer trente-deux livres de pain de lentilles. Messieurs, ces trente-deux livres ne doivent pas nous effrayer : elles ne dépassent pas la capacité d'absorption et de digestion quotidienne d'un estomac vraiment allemand.

Applaudissements enthousiastes. Cris répétés de : Dieu châtie l'Angleterre ! La suite de la conférence est remise au lendemain. L'éminent professeur, quittant la tribune, reçoit les félicitations de plusieurs de ses collègues.

JEAN PRADELLE.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Pièces à dire.

GASCONS DE PRUSSE

Ce sont les Gascons de la Prusse, Contrefaçons de d'Artagnan, Cyrano singé par Gygusse. Ce sont les Gascons de la Prusse Qui, lorsque Joffre les épuce, Crient « Victoire » en illuminant. Ce sont les Gascons de la Prusse ... Oui, mais Joffre est de Perpignan.

Ils ont des nacelles énormes, Pleines de héros fiers et forts, De boudins elles ont la forme, Ils ont des nacelles énormes Qui font sur les villes qui dorment Pleuvoir la mitraille et la mort ! Ils ont des nacelles énormes, Pleines de héros fiers et forts.

Ils ont une fameuse agence Sans égale dans l'art du bluff. Ne craignant pas l'extravagance. Ils ont une fameuse agence, Impropre est tout ce qu'elle avance ... L'impropriété c'est le Wolff. Ils ont une fameuse agence Sans égale dans l'art du bluff.

La pauvre Europe est si troublée Par Guillaume le Chambardeur Qu'on trouve Gascons sur la Sprée, La pauvre Europe est si troublée, Mais des Gascons sans envolée, Sans cœur, noblesse, ni grandeur. La pauvre Europe est si troublée Par Guillaume le Chambardeur.

Ils sont fiers en face des pleutres ; Devant les forts, lâches et plats. Ongles de fer sous gant de feutre, Ils sont fiers en face des pleutres. Ils montent des bateaux aux neutres, Quand ils ne leur en coulent pas... Ils sont fiers en face des pleutres ; Devant les forts, lâches et plats.

Ce sont les Gascons de la Prusse, Contrefaçons de d'Artagnan, Cyrano singé par Gygusse. Ce sont les Gascons de la Prusse Qui, lorsque Joffre les épuce, Crient « Victoire » en illuminant. Ce sont les Gascons de la Prusse ... Oui, mais Joffre est de Perpignan.

JEAN BASTIA.

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Charade.

Mon premier, en France, est un port. Heureux qui peut, sans trop d'effort Avoir mon second. A la guerre, Chante mon tout le militaire.

Mots en croix.

Former une croix composée du nom d'un grand animal et du nom d'un petit oiseau, à l'aide des lettres suivantes :

A - E - E - E - F
G - I - L - M - R

SOLUTIONS DU N° 94

Losange. Enigme.
P La lettre N.
C A B
P A R I S
B I S
S

BLOC-NOTES

— Le gouvernement japonais a adressé au gouvernement chinois un ultimatum accordant à ce dernier un délai de quarante-huit heures pour accéder aux demandes qui lui ont été soumises.

Ce délai compte à partir de jeudi soir.

— Le Président de la République, accompagné du général Dupargé, a visité, mardi, les blessés des troupes d'Afrique et des colonies, soignées à l'hôpital Cochin.

— M. Malvy, ministre de l'intérieur, vient d'adresser aux préfets une circulaire prescrivant qu'en aucun cas les allocations accordées en vertu de la loi du 5 août 1914, ou celles attribuées à titre de secours aux réfugiés, ne pourront être retirées aux familles qui se procureront, en participant aux travaux des champs, des ressources supplémentaires.

— L'enquête officielle ordonnée par le Gouvernement français sur l'emploi par les Allemands de gaz asphyxiants a établi que ce produit est du « chlore gazeux, qui doit être considéré comme un agent suffocant meurtrier capable de provoquer la mort par asphyxie secondaire. »

— Le pape a envoyé, par le cardinal Amette, au Secours national, 40.000 fr. pour les régions victimes de l'invasion.

— L'Académie des sciences du Portugal a conféré sa croix d'Or à Albert 1^{er}, roi des Belges, pour services rendus à la société.

— Dans l'Afrique du Sud-Ouest, les Allemands battant en retraite ont empoisonné les puits avec de l'arsenic.

— La ration des soldats se trouvant dans les casernes a été diminuée dans toute l'Allemagne.

— M. Mathieu-André Mas, industriel, mort à Marseille le 17 avril 1915, a institué les hospices légitimes universels de la nue propriété de ses biens, évalués à un million de francs.

— La souscription du comité national anglais de secours de la Belgique, ouverte il y a huit jours, s'élève aujourd'hui à 3.450.000 fr.

— Les premiers huit mois de guerre ont coûté à l'Angleterre 7 milliards 675 millions de francs.

— Le *Maasbode* annonce que les communications postales avec la Hollande et le Luxembourg sont interdites aux Belges par le chef d'état-major général allemand.

— L'autorité allemande a confisqué les biens de sept Danois du Slesvig qui avaient abandonné le pays pour ne pas répondre à l'appel de mobilisation.

— Un grand incendie s'est déclaré à Constantza (Roumanie), dans les dépôts de pétrole de la « Steana Romana » (Etoile roumaine). L'incendie s'étend sur une surface de 20.000 mètres. Il a été provoqué par des étincelles provenant d'une locomotive.

— Les postes fédérales suisses refusent de transmettre les lettres portant la devise allemande : « Dieu punisse l'Angleterre ! »

— Depuis le 1^{er} mai, les musées de Versailles et de Trianon sont ouverts partiellement à certains jours.

— Entre autres legs, M^{me} Foucher, née Fort, a disposé d'une somme de 110.000 fr. en faveur des gardiens de la paix et des pompiers de la ville de Paris.

— Dans un régiment, à Varsovie, on a découvert trois jeunes filles engagées sous de faux noms et qui avaient déjà pris part à plusieurs combats. Elles ont été renvoyées dans leurs familles.

— La répétition générale de *Colette Baudouche*, pièce en quatre actes, tirée du roman de M. Maurice Barrès, par M. Pierre Frondaie, a lieu aujourd'hui à la Comédie-Française, au profit de l'œuvre du secours en Alsace-Lorraine.

— On annonce la prochaine réapparition à Paris de quelques autobus destinés à assurer sur les principales lignes un service réduit.

— Le nombre des habitants des régions envahies rapatriés par les Allemands via Genève atteint à présent 70.000. De nouveaux convois sont attendus.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Adjudant-chef MILLET, 1^{er} d'artillerie coloniale : n'a cessé depuis le début de la campagne de donner l'exemple de l'entrain et de la bravoure. En dernier lieu, blessé une deuxième fois le 20 décembre, est resté à son poste de commandement jusqu'à ce qu'il ait pu être régulièrement relevé.

Caporal PEYSSERRE, 3^e d'infanterie coloniale : le 28 décembre, étant dans les tranchées allemandes conquises, a eu, pendant une contre-attaque, trois fusils brisés entre les mains. A continué la lutte en prenant les fusils des morts et a, par son attitude énergique, tenu en respect un groupe d'ennemis.

Maitre-pointeur CRUSSON et canonnier LE ROY, artillerie de la 2^e division d'infanterie coloniale : ont fait preuve depuis le début de la campagne de grandes qualités militaires, et en dernier lieu ont été blessés le 11 janvier à la suite d'un accident survenu à leur pièce. Ont fait preuve dans cette circonstance d'un calme et d'un sang-froid remarquables, donnant à tous un brillant exemple d'abnégation et d'esprit du devoir.

Ouvrier FARAUULT, 3^e d'artillerie coloniale : s'est toujours montré, depuis le début de la campagne, excellent canonnier, donnant en toutes circonstances l'exemple de l'entrain, de la bravoure et du dévouement. En dernier lieu, le 11 janvier, a été blessé grièvement en servant sa pièce avec le plus grand sang-froid sous une pluie de projectiles.

Canonnier HELLEU, 3^e d'artillerie coloniale : s'est toujours montré depuis le début de la campagne excellent canonnier, donnant en toutes circonstances l'exemple de l'entrain, de la bravoure et du dévouement. En dernier lieu, le 11 janvier, a été blessé grièvement en servant sa pièce avec le plus grand sang-froid sous une pluie de projectiles.

Soldat LE COGUC, 2^e d'infanterie coloniale : a donné, en toutes circonstances, le plus bel exemple de bravoure et d'entrain. Blessé à la cuisse le 4 janvier, a refusé de se faire évacuer pour reprendre sa place dans la tranchée.

Sergent DOYNEL DE SAINT-QUENTIN, 20^e d'infanterie : a constamment donné des exemples du plus beau courage et du plus grand dévouement. Le 2 septembre, en particulier, après avoir transmis un ordre sous un feu violent d'infanterie, a trois sections de sa compagnie, a rallié une fraction de sa compagnie dont il a pris le commandement, et grâce à son maintien énergique a permis au reste de la compagnie de se dégager. Ne s'est replié lui-même que sur l'ordre de son commandant de compagnie.

Adjudant JAGUENAUD, aviateur, escadron 25 : s'est toujours acquitté avec succès des missions qui lui ont été données, malgré le tir violent de l'artillerie ennemie et les circonstances atmosphériques les plus contraires.

Chef d'escadron FAURE, directeur du service de l'aviation d'une armée : a su, grâce à sa valeur professionnelle et technique, comme à ses connaissances générales et militaires, faire donner au service de l'aviation dont il est chargé, un rendement qui a toujours depuis le début des opérations, répondu aux exigences de la situation.

Sergent télégraphiste VERRIEZ, 8^e génie : chef d'un poste central téléphonique important, a assuré avec une activité inlassable, du 8 au 15 janvier, le service dans des conditions très pénibles. De jour et de nuit, sans relâche, il a repéré, sous le feu de l'ennemi et jusqu'aux postes avancés, les lignes coupées continuellement par les projectiles. A fait preuve de qualités d'initiative rares, agissant sans ordre supérieur.

Sapeur FIGULS, 8^e génie : les 10, 11 et 12 janvier, chargé de repérer les lignes téléphoniques coupées par les projectiles ennemis, a accompli sa mission avec zèle et courage. Le 12 janvier notamment, il est monté trois fois en quelques minutes à un poteau télépho-

que sous une pluie d'obus pour réparer une ligne importante continuellement coupée. Un projectile a cassé la crosse de son mousqueton, il n'a pas hésité à continuer le travail qu'il exécutait.

Maréchal des logis BRUYNEEL, 1^{er} cuirassiers : le 1^{er} septembre, faisant partie d'un peloton de découverte et envoyé avec un cavalier reconnaître une crête, fonda sur une patrouille d'infanterie ennemie. Accueilli à 50 mètres par une vive fusillade décelant la présence d'une trentaine d'ennemis, il revint rendre compte n'ayant pas été atteint. Un quart d'heure plus tard, le peloton étant sur le point de charger un escadron allemand, il s'écria : « Quelle chance, nous allons les voir de près ». Il tomba glorieusement au premier choc, frappé d'un coup de lance en pleine poitrine.

Cavalier DEHU, 1^{er} cuirassiers : le 1^{er} septembre, faisant partie d'un peloton de découverte, a rempli avec un magnifique entrain ses fonctions d'éclaireur. A chargé dans le peloton un escadron ennemi. Après le choc, démonté, ayant en face de lui un autre escadron, ne se rendit pas et fit le coup de feu jusqu'à ce qu'il fût tué de deux coups de revolver au front et de deux à la poitrine.

Brigadier JAMIN, 1^{er} cuirassiers : le 1^{er} septembre au cours d'une mission de découverte, le peloton dont il faisait partie se trouvant sous un feu violent et sur le point de charger un escadron ennemi, a fait preuve de la plus grande énergie en entrainant, par son exemple, les hommes de son escouade et en maintenant dans le rang un jeune soldat affolé qui se fit tuer à ses côtés.

Cavalier JARRY, 1^{er} cuirassiers : le 1^{er} septembre, a fait preuve de la plus grande bravoure. Son peloton ayant chargé un escadron ennemi, il traversa de son sabre deux cavaliers allemands puis, démonté, blessé d'un coup de sabre à la main, il se plaça à l'entrée d'une rue de village parcourue par des dragons ennemis et fit le coup de feu à bout portant sur ceux qui se présentaient. A rejoint huit jours après en traversant les lignes ennemies.

Cavalier YON, 1^{er} cuirassiers : le 1^{er} septembre, dans la charge de son peloton contre un escadron ennemi, eut le bras droit brisé par une balle de revolver. Poursuivi par un cavalier allemand et ayant porté plus de dix coups de sabre avec son bras gauche, il lâcha ses rênes et arracha le sabre de son adversaire. Attaqué par un gradé, il eut la cuisse traversée par une balle de revolver et eut son cheval tué.

Cavalier VITROUILLE, 1^{er} cuirassiers : le 1^{er} septembre, ayant chargé dans son peloton contre un escadron allemand, se trouva entouré plus loin par un autre escadron. Plutôt que de se rendre, il se défendit avec acharnement, eut la cuisse traversée par une balle et brisée ensuite par la chute de son cheval. Transporté par des infirmiers ennemis sur le bord de la route, a reçu de nombreux coups de pied de la part de fantasmes allemands qui passaient.

Capitaine BILLIARD, compagnie du génie 5/13 : a fait en toutes circonstances et en particulier dans les travaux de préparation des attaques des 25 décembre 1914, 8 et 10 janvier 1915, preuve d'une énergie remarquable et de compétences techniques qui en font un officier du génie distingué : a montré la plus grande bravoure dans l'accomplissement de toutes les reconnaissances qui lui ont été confiées.

Maréchal des logis PESSE, 45^e d'artillerie : belle conduite sous le feu. A assuré le ravitaillement de la batterie sous la mitraille. Blessé à l'épaule par un éclat, n'en a pas moins continué à assurer son service de maréchal des logis mécanicien. A fait preuve de courage en allant, sous le feu, enlever les douilles d'un caisson d'une autre batterie qu'un obus avait fait exploser.

Caporal DELIE : sapeurs mineurs LE WENSTEIN, BOISSIERE, PAILLOUX, NICOT, FOURNIER, 1^{er} génie : se sont particulièrement distingués dans maintes circonstances difficiles par leur sang-froid et leur mépris absolu du danger ; ont réussi à transporter au petit jour dans un terrain complètement découvert, une charge allongée de mélérite sous les réseaux ennemis. Ont mis une heure entière à effectuer cette opération et ont réussi à pratiquer dans les défenses accessoires, une brèche qui a permis l'assaut dans les conditions les meilleures.

Chef d'escadron DUTERTRE, 45^e d'artillerie : officier supérieur doué d'une bravoure et d'un sang-froid hors de pair qui lui ont permis, sous le feu le plus vif, d'utiliser la connaissance approfondie qu'il possédait du matériel et de la technique de l'artillerie pour préparer et appuyer l'attaque de la cote 132.

Lieutenant DUVAL, 45^e d'artillerie : a toujours fait preuve dans le commandement de sa batterie du courage le plus calme et a été blessé au combat du 8 janvier 1915 en s'installant pour mieux observer son tir dans un arbre où il était exposé sans protection aucune au feu violent de l'ennemi.

Canonnier PINOT, 13^e d'artillerie : au cours d'un bombardement subi par sa batterie, le 6 janvier 1915, s'est précipité dans un abri à projectiles où un obus avait incendié un porte-charge, a retiré ce dernier et l'a jeté dehors en évitant, au péril de sa vie, un grave accident.

Chef de bataillon POUPINEL, 60^e d'infanterie : bien que gravement contusionné au début de l'action, a pris le commandement du régiment après la mort du chef de corps. A maintenu le terrain conquis sous un feu d'artillerie d'une extrême violence et a repoussé à la baïonnette les violentes contre-attaques de l'ennemi.

Capitaine KAH, 60^e d'infanterie : a pris le commandement du 3^e bataillon après la mort de son chef de bataillon ; a conduit sur une partie du front le combat corps à corps et a maintenu son unité en première ligne, dans des circonstances difficiles, encore pendant toute une journée.

Capitaine DUFFET, 60^e d'infanterie : a pris le commandement du 1^{er} bataillon après la mort de son chef de bataillon ; a soutenu le combat très dur de la journée du 13 janvier et a dû, le 14, pour rejoindre son corps se frayer un passage à la baïonnette à travers les lignes allemandes.

Lieutenant de réserve COUTET, 4^e d'infanterie : dans l'attaque de nuit, arrivé en tête de son peloton à quelques mètres d'une sentinelle qui l'arrêta, s'est précipité en avant en criant : « A la baïonnette ! » a atteint seul la tranchée allemande dans laquelle il est tombé frappé d'une balle.

Sergent ANJAS, 4^e d'infanterie : a demandé à être volontaire en tête d'une colonne d'assaut. Sous-officier d'un sang-froid et d'un courage au-dessus de tout éloge.

Sergent PARROT, 4^e d'infanterie : s'est fait remarquer par son courage et son sang-froid. A remplacé son chef de section blessé ; a entraîné ses hommes en avant jusqu'au moment où il est tombé grièvement blessé.

Soldat FROSSARD, 4^e d'infanterie : a remplacé immédiatement son caporal blessé. A fait preuve de courage et de sang-froid dans maintes circonstances depuis le début de la campagne.

Sapeurs mineurs MERGEY et BILLOT, compagnie 7/1 du génie : atteints dans un rameau par l'explosion d'une mine allemande, ont retiré deux camarades légèrement blessés puis ont coopéré au sauvetage des autres et n'ont quitté le chantier qu'après avoir été atteints d'un commencement d'intoxication.

Sapeur mineur REBARDET, compagnie 7/1 du génie : étant au fond d'un rameau atteint par l'explosion d'une mine allemande, a ramené un camarade évanoui ; a coopéré au

sauvetage des autres et n'a quitté le chantier qu'après avoir été atteint d'un commencement d'intoxication.

Claireon SUTTY, 42^e d'infanterie : après avoir participé avec son unité à l'attaque d'une tranchée, a fait preuve de calme et de bravoure en lançant sur l'ennemi qui revenait en force toutes les grenades dont il était porteur, puis s'est servi de son fusil pour abattre cinq assaillants et, pendant plus de deux heures, a réussi, par son énergique attitude, à empêcher l'ennemi d'avancer dans un boyau.

Maréchal des logis NOEL, 5^e d'artillerie de campagne : a constamment occupé les postes les plus dangereux, organisant sous le feu les postes d'observation, montant le téléphone et le réparant sans hésitation sous les rafales les plus violentes, observant aux tranchées avancées avec beaucoup d'habileté et de sang-froid.

Sergent FRÖGER, 41^e d'infanterie : sous-officier au dévouement inlassable qui a su montrer même dans les passes les plus dangereuses qu'il traversées le bataillon, la lucidité et le sang-froid les plus complets. Dans la nuit du 7 au 8 novembre notamment, le bruit ayant couru que des fractions du 41^e avaient évacué leurs tranchées, s'est porté à plusieurs reprises vers ces tranchées, traversant un terrain découvert très battu, pour s'assurer que tout le monde était resté en place.

Sergent SAGE, 41^e d'infanterie : au combat du 30 octobre, est resté avec cinq hommes de sa section à un carrefour important malgré un feu d'enfilade très violent exécuté à courte distance par des mitrailleuses et de l'infanterie ennemie et a aidé le sergent mitrailleur du bataillon à sauver une de ses pièces.

Sergent HOUGET, 41^e d'infanterie : s'est toujours distingué au cours de la campagne par son entrain et son courage. Le 23 octobre notamment, par une nuit très noire et une pluie diluvienne, a fait avec une escouade une reconnaissance ayant pour but de reconnaître si une passerelle n'était pas tombée aux mains des Allemands, si ce fait la situation d'une compagnie du bataillon établie sur l'autre rive n'était pas compromise, et si enfin des cavaliers à pied, des 5 et 13^e chasseurs que l'on avait dit encerclés, étaient toujours à leurs emplacements.

Sergent CHOTARD, 41^e d'infanterie : a exécuté, le 23 octobre, avec huit hommes choisis par lui une patrouille particulièrement délicate et dangereuse. Ayant reçu l'ordre d'aller reconnaître un hameau situé à 800 mètres en avant de nos lignes, a su s'approcher assez près de ce hameau pour déterminer l'effectif ennemi qui l'occupait et même pour enlever aux Allemands deux bicyclettes qu'il a ramenées.

Sergent DESLANDES, 41^e d'infanterie : s'est toujours fait remarquer par son sang-froid et son courage réfléchi. Notamment le 7 novembre, ayant à traverser un terrain plat et très battu, a, dans la journée, comme agent de liaison, fait au moins quinze fois le trajet entre le poste du chef de bataillon et l'emplacement des tranchées de sa compagnie.

Lieutenant GUILLEMETTE, 14^e dragons : se trouvant le plus ancien lieutenant de l'armée active de son groupe d'escadrons, a rendu presque journellement, dans la période du 19 août au 20 septembre, des services exceptionnels, constamment à l'extrême pointe de la 6^e division. A pris part, le 13 septembre, à pied, de sa propre initiative, à un combat de nuit d'infanterie et a contribué à son succès.

Lieutenant de réserve DE ROMEU, 5^e d'artillerie lourde : étant adjoint au commandant du groupe, a pris volontairement la place du sous-lieutenant Hervé qui venait d'être tué à son poste de combat, a rempli les fonctions de lieutenant de tir pendant deux jours, sous un feu intense et est tombé à son tour au même endroit que son prédécesseur, donnant ainsi à ses hommes le plus bel exemple de courage et de dévouement à la patrie.

Sous-lieutenant BAUDERE, 5^e d'artillerie lourde : très grièvement blessé par plusieurs éclats d'obus à son poste de combat, a demandé avec insistance s'il n'y avait pas d'autres blessés et à la réponse négative qui lui était faite, a répondu : « Ça va bien. »

Maitre-pointeur LAMBERT, 5^e d'artillerie lourde : quoique blessé a continué à pointer

sa pièce ; n'est allé se faire panser que sur l'ordre de son lieutenant, a repris ensuite ses fonctions de pointeur pendant les combats des 13 et 14 janvier.

Sous-lieutenant HERVE, 5^e d'artillerie lourde : tout jeune officier qui donnait par sa bravoure et son calme au feu le plus bel exemple à sa troupe. Atteint à son poste de combat par des éclats d'obus qui lui coupent une jambe, lui broient l'autre jambe, le blessent au visage et au ventre, n'a que le temps de dire : « Prévenez le capitaine que je passe le commandement. » Meurt peu après de ses blessures.

Sous-lieutenant LAINE, 11^e bataillon de chasseurs : brillante conduite au feu depuis le début de la guerre. Blessé le 13 septembre, est reparti sur le front, sur sa demande, sans vouloir jouir d'une permission de convalescence. A été mortellement frappé alors qu'il organisait une tranchée en pays conquis.

Lieutenant PERRIER, 11^e bataillon de chasseurs : blessé mortellement en encourageant ses chasseurs à tenir contre l'effort croissant de l'ennemi pour reprendre une tranchée qu'ils venaient d'enlever.

Sergent JOURDAMEZ, 11^e bataillon de chasseurs : tombé très grièvement blessé aux côtés de son chef de section après la prise d'une tranchée allemande.

Sergent LEFOULCOU, 11^e bataillon de chasseurs : très belle attitude au feu au combat du 27 décembre où il a été grièvement blessé (blessé pour la deuxième fois).

Chasseur DEBY, 11^e bataillon de chasseurs : d'un grand sang-froid, a fait le guet durant toute une nuit dans la tranchée allemande conquise, malgré une fusillade continue à laquelle il répondait. Blessé mortellement alors qu'il mettait en joue un fantassin ennemi.

Sergent SOCQUET-JUGLARD, 11^e bataillon de chasseurs : a pris spontanément le commandement de sa section dès qu'il a vu tomber son lieutenant et a été mortellement frappé.

Sergent FOURNEYRON, 11^e bataillon de chasseurs : a pris spontanément le commandement de sa section dès qu'il a vu tomber son chef de section et est tombé quelques instants après grièvement blessé.

Caporal JOURDAMEZ, 11^e bataillon de chasseurs : tombé mortellement frappé aux côtés de son chef après la prise d'une tranchée.

Chasseur CHARLET, 11^e bataillon de chasseurs : a transmis plusieurs renseignements de la ligne de feu au poste de commandement du commandant à travers une zone battue ; a été finalement blessé.

Sous-lieutenant AUDIBERT, 11^e bataillon de chasseurs : blessé grièvement en entrainant sa section en avant sous un feu violent (déjà blessé le 2 septembre).

Adjudant GIROUD, 11^e bataillon de chasseurs : dans la nuit du 27 décembre a été blessé mortellement alors qu'il organisait une tranchée en terrain conquis.

Adjudant VIALLETON, 11^e bataillon de chasseurs : s'est maintenu pendant plusieurs heures dans une tranchée conquise, jusqu'à ce que sa section ait été contrainte d'évacuer la position. A été vu à ce moment, sur le parapet, le sabre à la main, face à l'attaque.

Lieutenant HUMBERT, 97^e d'infanterie : commandant sa compagnie depuis le 19 août, a pris part à toutes les affaires où le régiment s'est trouvé engagé et a fait preuve des plus sérieuses qualités de commandement. Très énergique, a été blessé une première fois, le 25 août, puis une deuxième fois, le 5 septembre, n'a pas interrompu son service un seul instant ; a fait preuve en toutes circonstances du plus grand courage.

Lieutenant MAILLARD, 11^e bataillon de chasseurs : blessé le 12 octobre, a rejoint la ligne de feu. Au combat du 27-28 décembre, a montré son allant habituel, a été blessé d'une balle à la cuisse dans l'attaque d'une tranchée (déjà cité à l'ordre du corps d'armée).

Sergent JULIEN, 27^e bataillon de chasseurs à pied : ayant reçu trois blessures, dont une très grave, en conduisant sa section à l'assaut, a fait preuve de la plus grande énergie en ordonnant à ses hommes de ne pas s'occuper de lui et de continuer leur mouvement en avant.

a fourni à son retour d'utiles renseignements.

2^e COMPAGNIE DU 6^e BATAILLON DE CHASSEURS A PIED : à l'assaut des tranchées allemandes, le 27 décembre, cette compagnie a perdu sur les trois sections (120 hommes) engagées en première ligne, ses deux officiers, 9 sous-officiers et 70 hommes ; s'est néanmoins solidement établie sur la position conquise à 200 mètres en avant de son point de départ. Tous les officiers, sous-officiers et chasseurs de cette compagnie ont fait preuve du plus bel entrain et de la résolution la plus énergique.

Capitaine MICHEL, 6^e bataillon de chasseurs : a fait preuve depuis le début de la guerre du plus beau courage. A été tué, le 27 décembre, en conduisant la compagnie à l'assaut.

Lieutenant MARC, 6^e bataillon de chasseurs : officier remarquable par son entrain, a été blessé grièvement le 27 décembre, en conduisant la compagnie qu'il commandait à l'assaut des tranchées ennemies.

Adjudant-chef DECHENE, 96^e d'infanterie : par son sang-froid et son esprit de décision, a, dans la journée du 9 janvier, sauvé la vie à son commandant de compagnie et à plusieurs hommes, en saisissant une bombe brûlante lancée par les Allemands, qui était tombée sur le talus de la tranchée et en la rejetant à l'extérieur, deux secondes avant qu'elle n'éclate.

Chasseurs BERSON, MARIE, MIOT, 4^e bataillon de chasseurs : le 16 janvier se sont portés courageusement au secours d'un lieutenant du 81^e régiment d'infanterie, blessé par une mitrailleuse ennemie, ont réussi, malgré la continuation du feu, à lui prêter assistance et à le mettre à l'abri.

Sergent FRERY, 10^e génie : a participé avec un entrain admirable aux attaques du 15 décembre et a été tué en s'élançant pour porter secours à son lieutenant blessé qui revenait en se traînant de la tranchée ennemie.

Sergent THILL, 10^e génie : a exécuté des travaux essentiellement dangereux avec sa section ; a, en particulier, fait malgré un feu violent, une reconnaissance de tranchée ennemie et exécuté ensuite un travail à cinq mètres de cette tranchée.

Sapeur CHOUART, 10^e génie : a planté seul, en plein jour, quarante piquets pour réseau de fils de fer, à 200 mètres de l'ennemi et sans aucune protection contre les balles ennemies qui ne cessaient d'arriver.

Caporal SERAFINO, 10^e génie : s'est montré particulièrement vaillant, s'est offert comme volontaire à deux reprises pour des travaux essentiellement dangereux (reconnaissance d'une tranchée ennemie et pose de piquets près de cette tranchée) a rempli chaque fois sa mission avec le plus grand sang-froid.

Caporal MARMAGNE, 10^e génie : a été admirable de courage et de sang-froid dans ses travaux ; a accompagné son chef de section dans toutes ses reconnaissances souvent périlleuses et a été tué au cours d'une de ces reconnaissances.

Capitaine COSTEROUSSE, 10^e génie : a commandé sa compagnie depuis le début de la campagne avec un entrain et une compétence remarquables. Grièvement blessé le 30 décembre 1914, mort le lendemain des suites de ses blessures, n'a cessé jusqu'à ses derniers moments, alors qu'il savait sa fin prochaine, de se préoccuper de ce qui se passait dans sa compagnie pour laquelle il était l'exemple vivant du devoir et du patriotisme le plus élevé.

Capitaine CADEAU, 149^e d'infanterie : est tombé très grièvement blessé, le 25 août, en entraînant sa compagnie à l'assaut et en la maintenant sous le feu d'une ligne de tirailleurs et de mitrailleuses ennemies, très supérieur numériquement ; transporté de quelques mètres en arrière par son sergent-major et un autre homme, a eu son sergent-major grièvement blessé à ses côtés, a exigé que l'homme valide se repliât en même temps que la ligne de tirailleurs contrainte à un recul momentané et est ainsi resté, de son plein gré, avec une blessure presque certainement mortelle, sur un terrain cédé à l'ennemi.

Capitaine GENEVOIX, 149^e d'infanterie : blessé, a rejoint son corps à peine guéri. Est tombé glorieusement blessé à mort au moment où il s'assurait de l'exécution des travaux de défense dont était chargée sa compagnie.

Sous-lieutenant GOUGET, 10^e bataillon de chasseurs : a fait preuve pendant trois jours

et quatre nuits consécutives d'une inlassable activité pour la mise en état de défense d'un point d'appui sous un feu violent et à proximité de l'ennemi. Atteint de congestion des pieds, a refusé de se laisser soigner aux symptômes du mal. Ne s'est rendu au poste de secours que sur l'ordre qui lui en a été donné.

Général de brigade DE BUYER, commandant une division de cavalerie : le 11 novembre, avant pris le commandement d'une division d'infanterie en situation critique, a par la fermeté et la netteté de ses ordres, rendu immédiatement la confiance à tout le monde. Après avoir enrayé l'ennemi par une vigoureuse contre-attaque, a ordonné les dispositions les plus heureuses pour rétablir une bonne situation militaire et préparer une reprise efficace de l'offensive. A rendu, en ces circonstances, un service signalé et fait preuve des plus belles qualités de caractère et de commandement.

Lieutenant DELAHAYE, 2^e chasseurs d'Afrique : très vigoureux officier qui s'est particulièrement distingué, le 15 décembre 1914, dans des circonstances difficiles. A accompli sa mission malgré une blessure assez grave et n'a songé à se faire soigner que quand tout était terminé.

Lieutenant STAMBOULI, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs indigènes : tué à l'attaque du 21 décembre dans une tranchée qu'il venait de creuser sous le feu et où il avait résisté avec sa section à une violente contre-attaque ennemie.

Sous-lieutenant SEBAIHI, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs indigènes : le 26 décembre, a donné un bel exemple de courage à ses hommes en sortant de la tranchée pour atteindre plus facilement un tireur ennemi qui causait de pertes à sa section. A été tué pendant l'exécution de cette opération.

Sous-lieutenant GINTRAND, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs indigènes : a montré une grande activité pendant une progression faite dans des conditions souvent pénibles. Le 12 décembre, a donné un bel exemple de calme, de sang-froid et de courage en restant à sa place malgré un feu terrible de l'artillerie ennemie et a été tué par un obus.

Caporal GUINOBERT, 1^{er} rég. de tirailleurs indigènes : tué à l'attaque du 21 décembre après avoir, pendant toute la journée, combattu dans un boyau de communication qu'il défendait avec deux tirailleurs.

Sergent GALLAND, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs indigènes : déjà proposé deux fois pour la médaille militaire pour sa belle conduite au feu ; a été tué le 21 décembre en donnant à ses hommes le plus bel exemple de sang-froid et de courage.

Sergent ROTH, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs indigènes : déjà cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite au combat du 30 octobre. A toujours fait preuve des plus belles qualités d'entrain et de courage. Le 4 janvier, a été tué en donnant à ses hommes le plus bel exemple de mépris du danger et en tirant lui-même sur les ennemis bien abrités qui inquiétaient notre ligne.

Capitaine ROBILLARD, 1^{er} rég. de tirailleurs indigènes : a montré les plus belles qualités de commandement à la tête de sa compagnie. Le 12 décembre a donné un bel exemple de calme, de sang-froid et de courage en restant à sa place malgré un feu terrible de l'artillerie ennemie et a été tué par un obus.

Soldat SAAD ben SALAH, 2^e de marche de tirailleurs : étant sentinelle d'un poste d'écoute et voyant arriver un groupe ennemi, a montré le plus grand sang-froid en laissant approcher à quelques mètres, pour le tuer à bout portant, l'éclaireur allemand le plus avancé qui se préparait à lancer dans son poste un paquet d'explosifs.

Clairon HADJ-MILOU, 19^e bataillon du génie : ayant perdu l'équipe à laquelle il appartenait comme travailleur, s'est adjoint spontanément à une équipe voisine. Commandant pour transmettre un renseignement au colonel commandant l'infanterie de l'attaque, a exécuté sa mission sous une pluie de projectiles.

Sergent BOURDIER, 19^e bataillon du génie : parti en tête de son équipe avec une colonne d'attaque, a réussi à établir un barrage dans une tranchée. Blessé une première fois à la main a continué à diriger son équipe très réduite ; blessé une seconde fois a conservé

son sang-froid et a continué à encourager ses hommes. Est présumé mort.

Capitaine WOLF, tirailleurs marocains : chargé de diriger une attaque contre les tranchées allemandes, a enlevé sa troupe avec une admirable vigueur sous une canonnade et une fusillade violentes ; a été atteint de deux blessures.

Chef de bataillon PORTMANN, tirailleurs marocains : chargé de diriger une attaque contre les tranchées allemandes, a enlevé sa troupe avec une vigueur et un entrain admirables, l'a jetée d'un seul bond dans les tranchées allemandes et l'a poussée immédiatement jusqu'à la troisième ligne.

Lieutenant SOULIER, tirailleurs marocains : déjà grièvement blessé, a reçu une nouvelle blessure en entraînant une colonne d'attaque contre les tranchées allemandes.

Capitaine DESGRANGES, 3^e zouaves : depuis le début de la campagne, a fait preuve en toutes circonstances de la plus belle énergie, du plus magnifique sang-froid. Le 17 septembre, en pleine action, a pris le commandement du bataillon et l'a maintenu plusieurs heures sous un feu extrêmement violent. Le 20, a été mortellement atteint, au moment où il portait son bataillon en avant.

Médecin-major PALET, 2^e de marche de zouaves : a fait preuve d'un dévouement professionnel absolu en continuant à assurer son service malgré un affaiblissement progressif consécutif à une affection grave, contractée au cours des opérations ; n'a consenti à être évacué qu'à la dernière extrémité.

Soldat MOUSSA, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs : le 17 décembre, s'est offert pour exécuter un travail supplémentaire sous le feu de l'ennemi. A été tué en accomplissant sa mission.

Sapeur-mineur GROUSSAUD, compagnie du génie 19/1 : blessé lors de l'attaque du 21 décembre, a demandé à reprendre son service et a été tué, le 1^{er} janvier, en travaillant au boyau de communication avec une tranchée conquise.

Lieutenant STOEKLE, 2^e rég. de marche de chasseurs d'Afrique : blessé le 13 septembre au cours d'une reconnaissance, a poursuivi jusqu'au bout l'exécution de sa mission. Entré à l'hôpital en est sorti quatre jours après incomplètement guéri pour reprendre sa place dans l'escadron. S'est fait remarquer dans plusieurs circonstances comme chef de reconnaissance par son courage et son sang-froid.

Soldat RAVAL, 3^e bataillon d'infanterie légère de marche : soldat d'un courage héroïque, toujours prêt à remplir les missions les plus périlleuses. Faisant partie de l'équipe téléphonique, n'a jamais hésité à aller réparer les lignes, même sous les bombardements les plus violents. Est mort frappé d'une balle en rétablissant en plein midi, le 15 janvier, une communication téléphonique importante à moins de 200 mètres de l'ennemi.

Soldat RICOUARD, 3^e bataillon d'infanterie légère de marche : soldat sans peur, toujours prêt à se dévouer. A lui seul a ramené, en plein jour, trois blessés jusqu'au poste de commandement du chef de bataillon, le 14 janvier 1915, dans un secteur des plus dangereux. A été blessé grièvement le 15 janvier en allant réparer une ligne téléphonique sous un feu violent.

Soldat CARRIERE, 7^e zouaves de marche : n'a pas hésité à franchir une barricade allemande pour aller, à quelques mètres de l'ennemi, rechercher et déterrer, sous un éboulement, dans une tranchée battue par le feu, le corps de l'officier dont il était ordonnance et a réussi à le ramener dans nos lignes.

Gendarme LANCEREAU, 9^e légion : blessé d'un éclat d'obus à la jambe gauche étant de garde à une passerelle canonnée par l'ennemi, ne quitta son poste, malgré les projectiles, que deux heures après avoir été blessé et seulement lorsqu'on vint le prévenir que le service de surveillance était terminé.

Capitaine JOXE, 26^e d'infanterie : officier très méritant, militaire dans l'âme, a perdu l'œil gauche à la suite d'une blessure.

Sous-lieutenant HAGUENEAU, 5^e groupe de D. R. : le 13 janvier, s'étant trouvé à son poste d'observation, coupé de sa batterie, a ramené au feu un groupe de fantassins qui avaient perdu leur chef, a combattu avec eux jusqu'au corps à corps et a contribué à la capture de deux prisonniers.

Sergent FONLUPT, 216^e d'infanterie : a fait plusieurs fois le trajet entre la sappe russe et

la tranchée allemande pour ramener en avant quelques hommes qui, lors de l'explosion, s'étaient réfugiés dans la sappe ; a été grièvement blessé pendant un de ces trajets. A dit en tombant : « Je laisse ma famille dans la misère, mais j'ai fait mon devoir de Français ». Déjà blessé deux fois antérieurement.

Lieutenant SALAUN, 318^e d'infanterie : officier de la plus grande bravoure tué en se portant d'une tranchée à l'autre pour encourager ses hommes soumis à de violentes rafales.

Lieutenant-colonel AUROUX, 20^e d'infanterie : officier de la plus grande valeur qui a su par son activité intellectuelle et physique, par son sang-froid et son courage, mener à bien la mission qui lui était dévolue comme commandant de l'infanterie lors de l'attaque de la cote 132.

Capitaine MOTET, état-major de l'artillerie : d'une cranerie toute française a accompli les missions les plus périlleuses en faisant preuve d'autant de décision que de présence d'esprit.

Lieutenant-colonel PARE, commandant le génie de la 55^e D. R. : n'a cessé de faire preuve depuis le commencement de la campagne des plus belles qualités militaires. A dirigé personnellement et mené à bonne fin, les 13 et 14 septembre, la construction du pont sur l'Aisne sous un feu des plus violents. A conduit avec une rare compétence et le plus absolu dévouement les travaux qui ont amené l'occupation d'une importante position ennemie.

Capitaine LATIL, 55^e bataillon de chasseurs à pied : après avoir enlevé brillamment des tranchées allemandes, a maintenu par son énergie et son exemple ses chasseurs dans les tranchées conquises malgré des contre-attaques d'une extrême violence. A été glorieusement tué au milieu d'une compagnie qui a perdu plus des trois quarts de son effectif.

Sergent DEPLANQUE, 216^e d'infanterie : s'est signalé par ses reconnaissances, faites de nuit, de positions allemandes. A été grièvement blessé au cours de la troisième.

Caporal VASSE, 216^e d'infanterie : s'est offert pour diriger une mission dangereuse. A été tué en l'exécutant.

Caporal FORAY, 216^e d'infanterie : volontaire pour une reconnaissance de nuit, après l'exécution de sa reconnaissance est ressorti du boyau où il se trouvait pour aller, sous un feu violent de l'ennemi, rechercher le corps d'un de ses camarades qu'il a pu ramener.

Adjudant BOHEC, 216^e d'infanterie : est allé, la nuit, reconnaître un poste allemand. A rapporté des renseignements complets sur l'organisation de ce poste. A été légèrement blessé en essayant d'enlever des sentinelles ennemies.

Soldat HENNEQUIN, 42^e bataillon de chasseurs : est allé chercher sous un feu violent son lieutenant grièvement blessé et a pu le sauver.

Sous-lieutenant COMMERGNAT, 42^e bataillon de chasseurs : atteint de deux blessures sérieuses, a conservé le commandement de sa section et n'a été évacué sur l'arrière qu'après une troisième blessure très grave, mettant ses jours en danger.

Capitaine BESSEY DE BOISSY, 42^e bataillon de chasseurs : a fait preuve dans plusieurs combats de la plus grande énergie ; blessé grièvement, a conservé le commandement de sa compagnie jusqu'au soir.

Capitaine RUMERE, 44^e bataillon de chasseurs : chargé avec sa compagnie de protéger le flanc gauche du bataillon, a été blessé une première fois, a conservé son commandement et a maintenu sa compagnie sur l'emplacement qui lui était assigné, malgré un feu violent d'artillerie et d'infanterie jusqu'au moment où il a été tué.

Lieutenant de réserve ROGER, 44^e bataillon de chasseurs : blessé une première fois a rejoint son bataillon avant d'être complètement guéri. Evacué sur l'arrière pour maladie, a sauté dans un train qui conduisait sur le front un détachement de renfort. A pris le commandement d'une compagnie qu'il a conduite avec une rare énergie jusqu'au moment où il a été blessé une deuxième fois.

Soldat DE SAINT-PIERRE, infirmier, 44^e bataillon de chasseurs : s'est particulièrement distingué au cours des combats des 2 et 3 octobre, en soignant sur la ligne de feu de nombreux blessés dans une tranchée qu'il avait lui-même creusée sous un feu meurtrier.

CITATIONS

(Suite.)

Sous-lieutenant AUGIER, 226^e d'infanterie : a été tué au moment où il abordait brillamment, à la tête de sa section, des tranchées allemandes.

Sous-lieutenant ALBERTUS, 226^e d'infanterie : blessé dans un combat où sa belle conduite au feu lui valut une proposition pour la médaille militaire comme sous-officier, a été de nouveau grièvement blessé, le 27 décembre, à l'attaque des tranchées ennemies ; n'a proféré aucune plainte, se préoccupant uniquement du résultat de l'opération engagée.

Lieutenant DUNOYER, 269^e d'infanterie : s'est emparé avec sa section de deux maisons et a déployé sous le feu violent de l'ennemi une énergie et une ingéniosité tout à fait remarquables. S'est déjà distingué dans un combat où il avait été blessé.

Soldat DIEHL, 269^e d'infanterie : blessé grièvement en cherchant à secourir un camarade blessé, ne s'est préoccupé que de prévenir son capitaine que l'ennemi creusait une tranchée près de l'endroit où il était tombé.

Sous-lieutenant de réserve SALLANTIN, commandant le 1^{er} groupe de l'A. D. 20 : s'est particulièrement distingué, le 13 septembre, en allant à cinq reprises différentes, sous une grêle d'obus, de la position de son groupe à la première ligne de feu pour contrôler le tir des batteries. A continué, le 14 au matin, à déployer la même activité jusqu'au moment où il a été grièvement blessé à la cuisse d'un éclat d'obus. A peine guéri, est revenu le 12 octobre sur le front.

Sous-lieutenant LUBERT, 270^e d'infanterie : conduit son groupe d'éclaireurs avec beaucoup d'audace et de sang-froid, rapporte de chacune de ses expéditions des renseignements utiles. Au cours d'une reconnaissance, ayant eu un de ses hommes blessé près des tranchées allemandes, s'est porté vers lui sous une grêle de balles, l'a chargé sur son dos et l'a transporté en rampant pendant plus de 200 mètres.

Capitaine DEMIUID, 256^e d'infanterie : a fait preuve pendant toute la campagne d'un courage et d'une énergie remarquables, notamment les 24 et 26 août et le 1^{er} septembre. Est tombé glorieusement, blessé mortellement, le 5 novembre, lors du bombardement d'une position.

Sergent BISTACHE, 51^e d'infanterie territoriale : a dirigé avec beaucoup d'intelligence et de sang-froid, une reconnaissance difficile et rapporté des renseignements utiles malgré une fusillade très vive de l'ennemi.

Caporal GRANEL, escadron R. 27 : a exécuté journellement des reconnaissances, souvent dans les circonstances atmosphériques les plus périlleuses, faisant preuve de remarquables qualités de bravoure et d'adresse. Le 11 janvier, s'est chargé malgré la tempête d'une reconnaissance au cours de laquelle il a fait une chute mortelle causée par la violence du vent.

Capitaine BERNARD, 45^e d'artillerie : depuis le commencement de la campagne, a montré les plus grandes qualités de sang-froid, de bravoure et d'énergie. Dans différents combats, étant lui-même, ainsi que toute sa batterie, sous le feu de l'artillerie ennemie, il a toujours dirigé ses tirs avec la plus grande précision, sans jamais se départir de son calme. Pendant les combats du 8 au 12 janvier, a puissamment contribué, par la précision et l'opportunité de son tir, à arrêter d'abord pendant quatre jours toutes les contre-attaques de l'ennemi, puis à retarder celui-ci dans son mouvement en avant.

Maréchal des logis HORDESSEAU, 45^e d'artillerie : a été blessé en réparant une ligne téléphonique sous le feu des batteries allemandes de gros calibre. Depuis le début de la campagne, a fait preuve dans tous les combats de beaucoup de bravoure en se portant aux endroits menacés, soit pour porter secours aux blessés, soit pour réparer des lignes téléphoniques sous le feu, soit pour retirer les carlouches d'un caisson en feu d'une batterie voisine.

Sous-lieutenant MALEZIEUX, 13^e d'artillerie : pendant le combat du 12 janvier, se trouvant sans emploi par suite de la mise hors de service du matériel d'une batterie dont il était l'observateur, a pris le commandement d'une fraction d'infanterie dépourvue

d'officiers, et l'a entraînée en avant. A été blessé mortellement.

Capitaine BERQUET, 5^e d'artillerie de campagne : a brillamment conduit sa batterie prendre position sous un feu violent d'artillerie et grâce à ses dispositions a pu remplir sa mission sans trop de pertes après avoir subi pendant plus d'un kilomètre sur une route coupée en plusieurs endroits un feu incessant de pièces de gros calibres.

Lieutenant-colonel GRAUX, 60^e d'infanterie : blessé une première fois le 9 septembre, par une balle qui lui avait traversé la poitrine, est revenu sur le front incomplètement guéri. Attitude superbe au feu le 13 janvier. Le corps écrasé sous un éboulement provoqué par un projectile ennemi de gros calibre, a trouvé la force en mourant de crier : « Vive la France ! ».

Sous-lieutenant RANGOD, 60^e d'infanterie : alors que les Allemands menaçaient de très près l'entrée d'une grotte où sa compagnie était abritée, s'est jeté, avec une poignée d'hommes, à la baïonnette sur l'ennemi pour assurer la sortie de ses camarades. A été blessé.

Sous-lieutenant RUTY, 60^e d'infanterie : chargé d'ouvrir la ligne de retraite de son bataillon, barrée par les Allemands, s'est élancé avec la plus grande énergie à la tête des débris de sa compagnie. A heureusement accompli sa mission.

Adjudant ROUGET, 60^e d'infanterie : a maintenu dans un corps à corps très dur une fraction de la ligne de combat composée d'éléments très mélangés. S'est remarquablement distingué par son calme et son autorité.

Lieutenant DAVID, 33^e d'artillerie : d'une bravoure remarquable, d'un coup d'œil et d'une ingéniosité exceptionnels, est toujours prêt pour les missions les plus périlleuses ; a, le 18 janvier, installé un canon à moins de 100 mètres des tranchées ennemies pour détruire des mitrailleuses.

Lieutenant AUDIS, 68^e d'infanterie : a pris part à toutes les batailles de la guerre, où il a toujours montré les plus brillantes qualités militaires. Tué le 16 janvier 1915, en parcourant les rangs de son unité soumise à un violent bombardement, au moment où il donnait à tous le plus bel exemple de courage et de sang-froid.

Lieutenant ROBERT DE BEAUCHAMP, 125^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de faire preuve d'une bravoure et d'un entrain remarquables. Frappé mortellement, le 19 janvier, à la tête de sa section.

Colonel CHAULET, commandant une brigade : depuis sa prise de commandement, a constamment fait preuve d'un sens militaire parfait et d'une activité inlassable, visitant chaque jour ses tranchées de première ligne avec une hardiesse allant jusqu'à la témérité. A été tué à son poste de commandement au moment où il rentrait d'une de ces visites journalières.

Lieutenant BRUSLEY, 7^e hussards : n'a cessé de faire preuve de la plus grande hardiesse et du plus grand calme. Demandant toujours à remplir les missions les plus périlleuses et s'en acquittant on ne peut mieux. A été blessé en revenant de l'une de ces missions.

Capitaine SCHNEIDER, 20^e d'artillerie : grièvement blessé par une balle d'infanterie qui lui a traversé la poitrine, a eu le courage de se trainer dans un boyau de première ligne pour donner à son lieutenant les données nécessaires au tir avant de se laisser emporter.

Canonier GRENET, 56^e d'artillerie : téléphoniste à un poste d'observation d'artillerie, blessé en réparant la ligne, a rejoint le poste soumis aux coups de l'artillerie ennemie. A été blessé une deuxième fois grièvement dans ce poste (14 janvier 1915).

Sous-lieutenant BESANÇON, 8^e d'artillerie : a été blessé à la tête le 17 janvier, au moment où, des tranchées de première ligne, à 200 mètres des tranchées allemandes, il observait le tir de sa batterie sous un feu violent d'artillerie. N'a cessé, depuis sa nomination au grade de sous-lieutenant (2 septembre 1914), de donner des preuves de sang-froid, de dévouement et de mépris du danger.

Adjudant ROUSSEL, 79^e d'infanterie : le 25 août, blessé une première fois de quatre balles dont une à la gorge, a fait preuve de la plus belle énergie pour rentrer dans les lignes françaises ; a refusé, après sa guérison,

le congé de convalescence qui lui était offert, et demandé à repartir le plus tôt possible sur le front. Chef de section depuis son retour, a toujours entraîné ses hommes dans les circonstances les plus difficiles. A été blessé en maintenant sa section sous un feu violent d'artillerie le 10 janvier.

Soldats VIDAL et PORTALIER, brancardiers, 96^e d'infanterie : ont, depuis le début de la campagne, donné en toutes circonstances, un bel exemple de courage, de dévouement et de sang-froid en allant relever les blessés, de jour comme de nuit, sous le feu de l'ennemi. Ont contribué par leur attitude à susciter chez les autres brancardiers un élan qui ne s'est jamais démenti. Se sont signalés particulièrement, dans l'après-midi du 16 janvier où ils se sont offerts volontairement pour aller chercher sous le feu de l'ennemi, un officier tombé grièvement blessé de trois balles et qui était seul.

Caporal brancardier CHANZY, 4^e bataillon de chasseurs : depuis le début de la campagne, montre un dévouement, une énergie et un sang-froid incomparables entraînant les brancardiers de son bataillon aux postes les plus périlleux pour porter secours aux blessés jusqu'après des tranchées allemandes. Le 16 janvier, a fait preuve de nouveau de courage et de sang-froid en venant conduire deux équipes de brancardiers en plein jour au poste de commandement du chef de bataillon, où venait de tomber un obus de gros calibre. S'est offert de nouveau, quelque temps après, pour revenir chercher un officier blessé.

Soldat RIBOULOT, brancardier au 4^e bataillon de chasseurs : montre, depuis le début de la guerre, un dévouement et un courage remarquables, allant aux endroits les plus dangereux porter secours aux blessés. Est venu volontairement à deux reprises en plein jour chercher des blessés dans un endroit très dangereux, le 16 janvier.

Soldat FORQUIT, 160^e d'infanterie : atteint par des éclats d'obus, a refusé de se faire soigner avant que quatre de ses camarades, blessés aussi, n'aient été pansés ; est resté pendant sept heures dans la tranchée sans proférer une plainte, malgré la gravité de ses blessures et ses souffrances (rotule brisée, bras cassé).

Soldat GUINEHEUX, 160^e d'infanterie : blessé d'un éclat d'obus à la tête, est allé se faire extraire les parcelles de métal qui restaient dans la plaie à l'ambulance et a montré le plus bel exemple de virilité et de courage en demandant aussitôt à rejoindre ses camarades dans la tranchée.

Soldat NOGUES, 153^e d'infanterie : âgé de cinquante-six ans, a donné un bel exemple de dévouement à la patrie en s'engageant pour faire la campagne avec son fils, jeune soldat de la classe 1914. A été tué dans la tranchée par un éclat d'obus, tandis que son fils était grièvement blessé à ses côtés.

Soldat NOGUES, 153^e d'infanterie : a été grièvement blessé d'un éclat d'obus, dans la tranchée en faisant le coup de feu, tandis que son père, âgé de cinquante-six ans, engagé volontaire pour la durée de la guerre, était tué à ses côtés.

Capitaine GSCHWIND, 170^e d'infanterie : officier très méritant. A déployé la plus grande énergie et le plus grand sang-froid dans la direction d'une opération de nuit qui consistait dans l'enlèvement d'une tranchée occupée par l'ennemi. A entraîné par son exemple un groupe d'hommes dont l'attitude a déterminé la retraite de l'ennemi.

Caporal LELU, 170^e d'infanterie : au cours d'une opération de nuit qui consistait à s'emparer d'une tranchée bien organisée, a manifesté le plus grand sang-froid et beaucoup d'entrain ne craignant pas de s'exposer pour lancer des bombes sur l'ennemi qui a dû abandonner sa position.

Sergent TOUTAIN, 170^e d'infanterie : au cours d'une opération de nuit, a donné le plus bel exemple de courage et d'entrain. Blessé par une bombe a continué à diriger ses hommes dans une attaque pour enlever une position.

Lieutenant DELAHAYE, 2^e de marche de chasseurs d'Afrique : a été blessé sérieusement étant en reconnaissance, n'est entré à l'ambulance que le soir après avoir accompli sa mission. S'est déjà fait remarquer par son sang-froid et son entrain dans plusieurs circonstances étant en reconnaissance.

Capitaine BILLOT, 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique : s'est signalé depuis le début de la campagne par son courage. A bril-

lamment pris part aux attaques du 9 novembre, pour lesquelles le bataillon fut cité à l'ordre de l'armée. Le 14 janvier, blessé d'un éclat d'obus au coude droit, n'a pas voulu quitter son poste.

Capitaine LASSERE, 3^e de marche de tirailleurs algériens : le 14 décembre a superbement enlevé la colonne d'assaut et est entré le premier dans la tranchée allemande où il a été tué.

Médecins-majors CAPILLERY et ZEMB, 4^e zouaves : après avoir multiplié pendant la première partie de la campagne les preuves de zèle et de dévouement, se sont particulièrement distingués le 18 septembre, alors que le poste de secours du régiment était détruit par l'artillerie ennemie, en assurant, au péril de leur vie, l'évacuation des blessés, ne sortant des locaux incendiés qu'après le dernier malade, étant eux-mêmes grièvement blessés.

Soldat BACHELET, 4^e zouaves : a été mortellement blessé en portant un ordre aux tranchées de première ligne sous un feu violent d'artillerie, au cours de l'attaque du 14 décembre.

Tambour GUILLOU, 4^e zouaves : agent de liaison du chef de bataillon, s'est toujours fait remarquer par son courage intrépide et sa cranerie. Est tombé frappé de quatre balles en allant porter un ordre urgent au cours de l'attaque du 14 décembre.

Soldat DESHAYES, 4^e zouaves : agent de liaison, a été mortellement blessé en portant un ordre aux tranchées de première ligne sous un feu violent d'artillerie au cours de l'attaque du 14 décembre.

Lieutenant de réserve MARCHAND, 216^e d'infanterie : commandant une section de mitrailleuses, le 20 septembre 1914, resté seul avec deux hommes et débordé de toutes parts, a continué le feu avec la plus froide bravoure, puis, quoiqu'il soit blessé, a défendu ses pièces, le revolver au poing, avec le plus beau courage. A succombé à ses blessures.

Capitaine NOEL, 204^e d'infanterie : a pendant une période ininterrompue de quatre jours maintenu ses hommes dans les tranchées de tir, sous un feu violent d'artillerie, donnant à tous l'exemple du courage et les soutenant de sa présence constante au premier rang, où il a, à deux reprises, reçu des blessures.

Sous-lieutenant POMMIER, 204^e d'infanterie : ayant déjà fait preuve en toutes circonstances, depuis son arrivée sur le front, de sang-froid, de coup d'œil et d'un scrupuleux souci d'éviter à ses hommes des pertes inutiles, a réussi, le 9 janvier 1915, par l'énergie de son commandement et la bravoure de son attitude, à maintenir en place, sous un bombardement intense et prolongé, une fraction voisine de la sienne. A été blessé de deux éclats d'obus au cours de cette affaire.

Capitaine PICARD, 204^e d'infanterie : a constamment fait preuve de la plus grande bravoure et donné le meilleur exemple à ses hommes. A été tué.

Capitaine POITEVIN, 204^e d'infanterie : chargé, le 10 janvier, de protéger en seconde ligne l'attaque des tranchées ennemies faite par un autre régiment, n'a pas hésité à se porter en personne à l'attaque sans attendre d'ordres et en entraînant sa compagnie pour vaincre quelques hésitations constatées dans la première ligne d'attaque. Le 13, a exécuté de lui-même, avec un peloton de sa compagnie, une reconnaissance et en a rapporté des renseignements dont il savait la possession devoir être particulièrement utile à l'autorité supérieure.

Adjudant-chef PHILIPPOT, 282^e d'infanterie : a fait preuve d'un grand courage et d'une rare ténacité en continuant malgré ses graves blessures, à diriger sa section, n'abandonnant son commandement que mortellement blessé.

Sergent POHU, 282^e d'infanterie : d'une bravoure calme et réfléchie, toujours le premier dans les circonstances difficiles, est tombé au champ d'honneur en chargeant à la baïonnette à la tête d'une poignée d'hommes qu'il avait rassemblés autour de lui.

Lieutenant-colonel DENIS-LAROQUE, 289^e d'infanterie : le 11 janvier, a préparé et exécuté une contre-attaque contre les tranchées allemandes, avec un plein succès, prenant deux mitrailleuses. Le 12, attaqué par des forces ennemies très supérieures, a organisé la défense d'un village avec la plus grande énergie. Menacé d'enveloppement, a tenu du 12 au 14 janvier, repoussant toutes

les attaques et ne s'est retiré qu'après en avoir reçu l'ordre, emmenant tout son matériel et tous ses blessés.

Capitaine THALAMAS, 231^e d'infanterie : blessé trois fois, revenu sur le front et chargé de repousser une contre-attaque ennemie dans la matinée du 10 janvier, a été blessé à nouveau et n'en a pas moins continué à conduire l'opération dont il était chargé.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :
Au grade d'officier.

Colonel FERAUD-GIRAUD, 2^e spahis : figurait déjà au tableau de concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres depuis le début de la campagne.

Chef de bataillon LECLERC, 96^e d'infanterie : a été blessé sérieusement, le 17 août, d'un éclat d'obus au bras et à l'épaule gauche en conduisant son bataillon au feu avec beaucoup d'entrain et de courage.

Médecin-major GERBAUX, 46^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre de l'armée en novembre. Grièvement blessé le 8 janvier en dirigeant, sous le feu de l'ennemi, le service médical de son régiment.

Colonel du génie RIBERPRAY : commande une brigade mixte depuis le début de la campagne. Exerce son commandement avec beaucoup de bravoure personnelle, de vigueur et de ténacité. Conduit depuis deux mois une opération avec une habileté méthodique qui en assure les progrès constants.

Médecin-major CAPILLERY, 6^e zouaves de marche : après avoir multiplié pendant la première partie de la campagne les preuves de zèle et de dévouement, s'est particulièrement distingué le 18 septembre, alors que le poste de secours du régiment était détruit par l'artillerie ennemie, en assurant au péril de sa vie l'évacuation des blessés, ne sortant des locaux incendiés qu'après le dernier malade, étant lui-même grièvement blessé.

Médecin-major DE JOLINIERE, 3^e tirailleurs algériens : le 15 septembre, le régiment ayant subi de fortes pertes, a assuré le pansement des blessés sur la ligne même du feu d'infanterie. A eu plusieurs infirmiers blessés à ses côtés. A assisté à toutes les affaires auxquelles a pris part le régiment depuis le début de la guerre et n'a cessé, dans les circonstances les plus graves et au milieu du feu le plus violent, d'assurer son service dans les meilleures conditions possibles, avec une compétence et un dévouement au-dessus de tout éloge.

Chief de bataillon ANIS, 3^e tirailleurs algériens : le 14 décembre, a dirigé l'attaque et, grâce à ses habiles dispositions, à son audace et à son sang-froid, a pu s'emparer des premières tranchées ennemies. A constamment fait preuve des plus brillantes qualités militaires. Ascendant énorme sur les tirailleurs. A été blessé le 20 septembre et a rejoint incomplètement guéri.

Colonel NIESSEL, 9^e de marche de zouaves : grièvement malade, a rejoint son régiment, le 20 septembre. Toujours sur la brèche, a fait œuvre de chef et a su donner à ses troupes un rendement absolument remarquable ; c'est en allant sur place faire exécuter les ordres si clairs qu'il donne, qu'il a été blessé le 21 novembre ; revenu dès le 5 janvier, incomplètement guéri, a donné à ses officiers et à ses hommes une impulsion nouvelle.

Chief de bataillon CHALET, 204^e d'infanterie : modèle de fermeté, de constance et d'énergie ; a, durant une longue période, obtenu de son unité un effort considérable de jour et de nuit, en vue de la préparation d'une attaque. Au cours des journées des 12, 13 et 14 janvier, a remarquablement tenu son bataillon sous le feu. Avait su lui imprimer une telle ardeur que toute sa droite débordant l'attaque menée par un autre corps s'est élancée pour y participer, bien qu'elle fut troupe d'occupation, et a puissamment contribué à la prise de la position ennemie.

Général de brigade BERTAUX : a donné depuis le début de la campagne des preuves multiples de son sang-froid, de son esprit de suite et de sa bravoure. Les 9 et 10 janvier, a contribué largement par ses bonnes dispositions à la prise des tranchées et d'un village fortement organisé.

Lieutenant-colonel VALLIER, 328^e d'infanterie : a exercé le commandement de son secteur pendant vingt-trois jours au cours desquels il a été sans aucune trêve soumis aux attaques de l'ennemi par assaut, mine et bombardement. A fait preuve pendant toute cette période d'un calme et d'une énergie remarquables, et a su, tout en repoussant les attaques, perfectionner son organisation défensive dans les meilleures conditions.

Capitaine GAY, 328^e d'infanterie : officier du plus grand mérite. Grièvement blessé au bras gauche et amputé de ce membre à l'attaque du 17 décembre. A montré la plus grande bravoure et a fait preuve de stoïcisme pendant son transport et son amputation.

Chief de bataillon MELIN, 18^e d'infanterie : s'est distingué dans le combat du 25 au 26 janvier, par son sang-froid et son courage. A été blessé.

Chief de bataillon PETETIN, 232^e d'infanterie : a maintenu son bataillon au feu avec calme et énergie pendant trois jours (les 13, 14 et 15 décembre) devant les tranchées allemandes, malgré la disparition de huit officiers sous ses ordres, tués ou blessés. A été lui-même blessé, ayant à ses côtés son adjutant et un officier d'artillerie tués et un capitaine blessé.

Chief de bataillon SABATON, 351^e d'infanterie : blessé le 1^{er} septembre, a repris son service incomplètement guéri ; s'est brillamment conduit dans toutes les affaires auxquelles il a assisté et en particulier dans les attaques des 20 et 21 décembre.

Chief de bataillon RIBUET, 61^e bataillon de chasseurs : capitaine en retraite, âgé de cinquante-cinq ans, rappelé au service le 2 août au dépôt du 21^e bataillon de chasseurs, a immédiatement demandé à partir avec le 61^e bataillon et a pris part à toutes les opérations de ce bataillon, se faisant remarquer constamment par sa vigueur, son activité et son ardeur. A pris, le 20 septembre, le commandement du bataillon. A déployé des qualités admirables d'ardeur juvénile et d'énergie communicative. Dans la soirée du 24 octobre dernier, conduisait son bataillon à une attaque de nuit. Maître d'une première position, atteint d'une première et cruelle blessure au pied, il n'a cessé d'encourager les fractions qui l'entouraient, demeurant debout, commandant le feu, chantant la *Marseillaise*, jusqu'au moment où une seconde balle l'a atteint au-dessous de l'épaule. A donné ainsi, aussi longtemps que possible, un bel exemple d'énergie et de sentiment du devoir.

Lieutenant-colonel DEVISMES, 12^e hussards : les 9 et 10 octobre, ayant, avec son demi-régiment à pied et les mitrailleuses, mission de soutenir le groupe cycliste et d'encadrer un bataillon territorial, a assuré très vigoureusement la défense des lièbres d'un village. Obligé de se retirer sous un violent bombardement et devant une attaque générale, a organisé avec sang-froid la retraite des divers éléments ; au cours de ce mouvement a été assez grièvement blessé d'une balle de shrapnell à la jambe.

Lieutenant-colonel DE BARESCUT, sous-chef de l'état-major d'une armée : après avoir été chef du 1^{er} bureau pendant la première partie de la campagne, a pris les fonctions de sous-chef de l'état-major de l'armée ; rempli, en outre, virtuellement, sous les ordres immédiats du général commandant l'armée, les fonctions de commandant de l'artillerie de l'armée. A, dans ses diverses fonctions rendues les plus grands services et s'est de plus fait remarquer sur le terrain par sa bravoure et son insouciance du danger.

Au grade de chevalier.

Capitaine SCHAEFFER, 5^e d'artillerie à pied : blessé grièvement en se portant sous le feu de l'artillerie, pour situer un observatoire.

Chief de bataillon RENAULT, 53^e bataillon de chasseurs à pied : a été blessé très grièvement par trois éclats d'obus, le 13 janvier, alors qu'il examinait l'installation d'une tranchée de première ligne récemment construite.

Lieutenant GUERRY, 2^e dragons : belle attitude au feu en toutes circonstances. Blessé le 12 septembre 1914 d'un shrapnell au bras droit. A rejoint son régiment aussitôt guéri et a été de nouveau blessé le 2 novembre d'une balle à la jambe gauche.

Capitaine DUDON, 254^e d'infanterie : a été grièvement blessé. Amputé d'un bras.

Capitaine KAH, 60^e d'infanterie : a pris le commandement après la disparition de son chef de bataillon, a conduit pendant plus de trois heures une partie de la ligne engagée dans un corps à corps très violent, et a maintenu ensuite pendant trente heures encore son unité en première ligne dans des circonstances difficiles.

Capitaine PEYRIS, 66^e d'infanterie, détaché à l'état-major d'une brigade : blessé gravement le 8 septembre d'une blessure ayant intéressé le nerf sciatique et déterminé une incapacité de marcher qui peut être très longue. Excellent officier à tous points de vue, qui a déjà fait ses preuves à la légion étrangère.

Capitaine LACHOUQUE, 66^e d'infanterie : a subi une assez grave commotion cérébrale et une déviation de la colonne vertébrale, dans une chute de cheval provoquée par un obus. Excellent officier, intelligent et plein d'entrain, travailleur et digne de tous éloges.

Capitaine CLOITRE, 118^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande bravoure depuis le début de la campagne. A eu une citation à l'ordre de l'armée. A commandé un bataillon avec énergie et compétence.

Lieutenant GUERRINI, 7^e rég. de zouaves de marche : a parfaitement organisé trois colonnes d'attaque et les a lancées judicieusement à l'assaut d'une sape allemande. A été blessé en allant reconnaître lui-même un groupe d'Allemands embusqués près de nos lignes et refusant de se rendre. Bien que blessé, a conservé le commandement de sa compagnie.

Capitaine PERRIN, 10^e bataillon de chasseurs : commandant pendant la nuit du 19 au 20 janvier une attaque dirigée contre une parallèle envahie par l'ennemi, a fait preuve de décision, d'énergie et de sang-froid, en même temps que d'une habileté remarquable dans le choix des dispositions ; a brillamment réussi dans son opération et enlevé une compagnie ennemie.

Lieutenant P.Y., 11^e génie : officier réputé tant pour ses connaissances techniques que pour sa bravoure ; pendant la nuit du 19 au 20 janvier, s'est offert spontanément à faire les reconnaissances nécessaires pour le placement des troupes d'attaque ; a exécuté des reconnaissances, malgré la proximité immédiate de l'ennemi (25 à 30 mètres) ; s'est jeté dans la parallèle occupée par l'ennemi, en même temps que la troupe d'assaut et a fait procéder immédiatement aux aménagements nécessaires. Blessé après l'attaque.

Capitaine LAMBERT, état-major d'une brigade : blessé grièvement le 21 août, a rejoint son poste aussitôt guéri.

Lieutenant VALLE, 7^e d'artillerie : affecté au service d'agent de liaison, a rendu de très bons services jusqu'au jour où il a été blessé très grièvement le 13 septembre en venant situer l'objectif assigné à son groupe.

Capitaine de BÉCHELLON, 43^e d'infanterie : blessé le 29 août à la tête de sa compagnie, de plusieurs balles à la cuisse.

Capitaine DE SALLES DE HYS, 48^e d'infanterie : s'est distingué par son courage dans tous les engagements de son régiment, notamment à l'affaire du 5 octobre, où il fut blessé à la gorge, quand il se portait en avant pour maintenir sa troupe.

Lieutenant LE QUILLIC, 7^e d'artillerie : officier très énergique, doué des plus belles qualités militaires ; commandant sa batterie, a été blessé très grièvement à son poste de commandement d'où il réglait le tir sous un feu violent d'artillerie.

Sous-lieutenant BONHOMME, 18^e d'artillerie : jeune officier incomparable de bravoure, blessé le 8 septembre, n'a pas consenti à être évacué ; déjà cité à l'ordre de l'armée. Se rend journellement aux tranchées les plus avancées pour assurer le réglage des tirs. Grièvement blessé par un éclat d'obus ayant entraîné une fracture du crâne.

Lieutenant BONNACORSI, 22^e d'infanterie coloniale : très grièvement blessé le 27 août. Laissé pour mort sur le terrain, a été recueilli le soir du combat. Bon officier très méritant. A entraîné sa section à l'assaut avec un élan admirable, malgré un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Capitaine MALLET, 1^{er} d'infanterie coloniale : ayant pris le commandement du bataillon après que le commandant eut été blessé, s'est montré énergique, brave et ha-

bile. Son bataillon a été cité à l'ordre de la division pour avoir servi d'exemple par sa tenue au feu, son activité intelligente, son mépris des fatigues.

Lieutenant de réserve PARODI, 5^e d'artillerie : s'offre volontairement toutes les fois que se présente une mission très périlleuse à remplir. A observé le tir des tranchées les plus avancées non seulement pour les réglages, mais au plus fort des attaques sous le feu le plus intense de l'artillerie ennemie. Fanatique du métier, a renoncé, pour redevenir lieutenant d'artillerie, aux quatre galons que lui conférerait sa haute situation dans les chemins de fer.

Capitaine RICHERT, état-major d'une brigade : a fait preuve de la plus froide bravoure dans la reconnaissance d'une batterie ennemie, sur un terrain extrêmement dangereux. Officier d'une bravoure, d'une trempe tout à fait exceptionnelles. Apporte dans la conduite des opérations particulièrement délicates et périlleuses de sa brigade, un allant, une activité, une cranerie, un dévouement qui sont inpassables et qui font de lui un auxiliaire particulièrement précieux du commandement. Blessé.

Capitaine DUFRET, 60^e d'infanterie : a pris le commandement du bataillon après la disparition de son chef ; a soutenu avec la plus grande ténacité un combat très dur pendant trente-six heures ; a dû, le 14 janvier, pour se replier, se frayer un passage à la baïonnette à travers les lignes allemandes.

Sous-lieutenant SABLIER, 7^e bataillon du génie : a fait preuve depuis le commencement de la campagne de la plus grande bravoure et des plus solides qualités militaires. Grièvement blessé le 3 janvier dans la tranchée, a subi l'amputation de la main gauche. A montré à cette occasion un sang-froid, un entrain et une gaieté dignes des plus grands éloges.

Capitaine COURTES, 46^e d'infanterie : le 3 janvier, a tenu avec sa compagnie et par sa résistance opiniâtre, a permis à une contre-attaque de faire reculer l'ennemi. Tous les officiers supérieurs de son régiment ayant été mis hors de combat, a assuré d'une manière digne d'éloges le commandement du 46^e.

Capitaine DURRIEU, 58^e d'artillerie : quoique souffrant des suites d'un accident récent de cheval, a demandé et obtenu à deux reprises, à la mobilisation d'abord, après son évacuation ensuite, un commandement de batterie sur le front, où il a fait preuve des plus belles qualités militaires.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergent COQUARD, 1^{er} bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique : dans un combat, le 29 novembre, a été blessé dans une tranchée avant l'assaut. S'est néanmoins élancé courageusement en avant et a tué plusieurs Allemands dans leur tranchée. A reçu trois nouvelles blessures.

Sergent KALFON, 2^e zouaves de marche : a relevé sous un feu des plus violents son lieutenant blessé et a été lui-même blessé grièvement au pied en accomplissant cet acte de courage.

Sergent BACCHETTA, 97^e d'infanterie : le 1^{er} septembre, s'est offert trois fois de suite pour opérer des reconnaissances sous bois par un feu violent. Le 5 septembre, blessé légèrement au ventre, est resté à son poste et a repoussé les attaques contre sa tranchée pendant deux jours. A toujours fait preuve d'un courage remarquable. Grièvement blessé aux reins par un éclat d'obus le 27 septembre.

Caporal PAULIN, 1^{er} zouaves de marche : donnant l'assaut à une barricade occupée par l'ennemi, est arrivé et entré le premier dans l'ouvrage en tête de sa section et a été grièvement blessé par l'éclatement d'une bombe.

Soldat GABET, 149^e d'infanterie : au cours de l'attaque du 19 octobre, sa section étant arrêtée à 50 mètres d'une tranchée ennemie par un réseau de fils de fer, s'est levé sous le feu et a tenté d'abattre avec sa pelle-bêche le réseau ; n'a cessé qu'après avoir été blessé au bras droit.

Soldat COLOMBANI, 1^{er} zouaves de marche : s'est porté à l'assaut, avec le plus grand

courage, entraînant ses camarades, a sauté dans la tranchée ennemie ; a renoué les Allemands à coups de baïonnette et de crosse. A été grièvement blessé par l'éclatement d'une bombe.

Soldat MANFRINO, 97^e d'infanterie : au cours du combat du 19 août, pendant un moment critique, des hommes de toutes les compagnies ayant perdu leurs chefs, les a groupés sous son commandement et les a entraînés énergiquement en avant au cri de « En avant le 97^e ! ». Age de dix-sept ans. Engagé volontaire pour la durée de la guerre. A été blessé le 16 septembre par un éclat d'obus.

Soldat MARIN, 97^e d'infanterie : seul avec un camarade tué à ses côtés, a interdit pendant quarante-huit heures le passage d'une route, tuant ou blessant tous les ennemis qui s'y aventuraient. Le 4 octobre a servi d'observateur à un groupe d'artillerie sur un point continuellement bombardé. A été blessé grièvement le 11 octobre. Bras cassé.

Chasseur BANCEL, 10^e bataillon de chasseurs : atteint d'une blessure à la jambe ayant nécessité une amputation, a fait preuve d'un grand courage et, avant l'amputation a dit : « Je suis célibataire et bijoutier ; il est préférable que ce soit à moi que cela arrive plutôt qu'à un pauvre bougre (sic) marié et cultivateur. »

Maréchal des logis DE BERTRAND DE BEUVRON, 2^e tirailleurs de marche : commandant les éclaireurs montés du régiment, a montré beaucoup d'allant et de courage. A été très grièvement blessé.

Sous-chef artificier BERVAS, batterie d'autos-canonnières mitrailleuses : a rendu d'excellents services dans le service de reconnaissance pour les autos-canonnières. Chef d'une pièce placée dans les tranchées de première ligne, y a fait preuve de bravoure, d'énergie et de sang-froid en dirigeant le feu de sa pièce sous la fusillade ennemie. A été blessé le 24 novembre en servant sa pièce où deux de ses hommes venaient d'être blessés.

Sergent TOURTAY, 1^{er} groupe d'aérostation : a effectué dans des conditions difficiles, en ballon captif et en cerf-volant, de nombreuses ascensions au cours desquelles il a souvent été exposé au feu de l'artillerie et des avions ennemis.

Sergent TACHE, 6^e génie : fait preuve depuis le début de la campagne d'un entrain dont il ne s'est jamais départi, entraînant ses hommes dans les missions les plus périlleuses. A fait partie trois fois de détachements chargés de détruire à la main les réseaux de fils de fer ennemis. A préparé des amorçages avec sang-froid dans les circonstances les plus difficiles. A été victime au cours d'une de ces missions d'un commencement de congélation d'un membre, a continué malgré tout sa mission (combats des 17, 24 et 26 décembre).

Soldat DELAUNAY, 118^e d'infanterie : ayant eu le bras et la main fracassés par un pétard à la mélinite, n'a pas eu un moment de défaillance et dans un bel élan d'énergie et de résignation a déclaré à son commandant de compagnie : « Ne me plaignez pas, mon lieutenant, je donne mon bras à la patrie, il me reste encore mon bras droit pour travailler. » S'est opposé à ce que ses camarades le pansent et les a renvoyés au feu.

Soldat CHEVREUIL, brancardier, 61^e d'infanterie : le capitaine commandant son bataillon étant tombé grièvement blessé à proximité des lignes ennemies, a été, en rampant sous un feu très violent, le panser et l'abriter. Avait demandé spontanément à remplir cette mission. Depuis le début de la campagne, a donné de multiples exemples de courage ; soldat plein d'entrain qui a une influence excellente sur ses camarades, même aux heures les plus dures. Connu de tout le régiment pour sa bravoure et sa gaieté.

Sergent GOUJON, 16^e d'infanterie : s'est remarquablement conduit dans l'attaque du 17 décembre, arrivant à la tranchée allemande presque seul et ne se retirant qu'après s'être rendu compte que sa troupe, trompée par l'obscurité, n'avait pas trouvé la brèche pratiquée dans les réseaux de fils de fer de l'ennemi.

Soldat BOSTVIRONNOIS, 16^e d'infanterie : s'est très bravement conduit dans l'attaque du 17 décembre ; accompagnant son sergent jusqu'à la tranchée allemande, a assumé d'un coup de crosse un Allemand qui l'ajustait et ne s'est retiré qu'après s'être rendu

compte que ses camarades dans l'obscurité n'avaient pas trouvé la brèche pratiquée dans le réseau de fils de fer de l'ennemi.

Sergent CHAUDEZON, 17^e territorial d'infanterie : le 25 décembre, s'est offert volontairement à accompagner une patrouille qui s'est approchée très près des lignes ennemies obtenant des indications précieuses. A été grièvement blessé au retour et a eu le courage de se reporter en avant pour ramasser son arme qu'il avait laissé tomber dans sa chute. Attitude très énergique depuis le début de la campagne.

Adjudant-chef FAVREAU, compagnie du génie 4/3 : s'est présenté comme volontaire pour diriger des sapeurs chargés de la destruction de réseaux de fils de fer devant un village. A conduit ses hommes avec intelligence et énergie et malgré le feu violent de deux mitrailleuses qui firent subir de fortes pertes à son détachement, a poussé jusqu'aux limites possibles l'accomplissement de sa mission. A fait preuve depuis le début de la campagne dans maintes circonstances de grandes qualités militaires.

Sergent-major GIOVACCHINI, 1^{er} rég. de marche d'infanterie coloniale : a enlevé brillamment ses hommes à l'attaque du 18 décembre. Est tombé grièvement blessé à la tête de sa section (6 blessures).

Adjudant CHAUVIN, 1^{er} rég. de marche d'infanterie coloniale : a bien entraîné sa section à l'attaque du 17 décembre. Blessé, a voulu continuer à marcher et n'est revenu en arrière qu'après avoir reçu une deuxième blessure.

Caporal GEORGEON, 1^{er} rég. de marche d'infanterie coloniale : son capitaine ayant été tué le 21 décembre, s'est proposé avec quatre camarades pour aller rechercher le corps resté à trente mètres des tranchées allemandes. Malgré une grêle de balles, en dépit des difficultés du terrain, est allé une première fois reconnaître le corps, puis est retourné pour le rapporter dans les tranchées françaises; enfin est reparti une troisième fois près des lignes allemandes pour ramener un blessé.

Sergent HUNAUT, 205^e d'infanterie : sous-officier remarquable par son énergie et sa bravoure. A fait preuve en de nombreuses circonstances du plus grand dévouement en allant chercher des blessés, sous un feu violent et en établissant, à quelques mètres des réseaux ennemis, un masque de terre devant son lieutenant, avant de penser à sa propre sécurité. A été blessé en établissant un créneau, a demandé à rester à son poste malgré sa blessure.

Adjudant FOUQUE, 319^e d'infanterie : a maintenu toute sa section, le 17 décembre, pendant toute une journée, sous un feu des plus meurtriers. S'est toujours distingué par son courage et son énergie. A été blessé une première fois le 13 octobre et une seconde fois le 17 décembre.

Adjudant-chef DEHAYS, 329^e d'infanterie : donne depuis le début de la campagne le plus bel exemple d'énergie, de bravoure et de dévouement. Blessé grièvement au début de la journée, n'a accepté d'être transporté au poste de secours qu'à la nuit tombée, après que tous les hommes blessés autour de lui ont été secourus et emportés, restant ainsi toute la journée exposé au feu de l'ennemi qui tire sur nos blessés.

Claïron JORON, 267^e d'infanterie : blessé légèrement au pied, le 14 septembre, a, sur l'ordre du général de division, sonné la charge pour entraîner son régiment; s'est porté très en avant pour sonner la charge aux éléments les plus exposés et a, de nouveau, été grièvement blessé.

Maréchal des logis VOL, 46^e d'artillerie : grièvement blessé à son poste, le 16 septembre, a continué à assurer le commandement de sa pièce jusqu'à ce qu'on ait pourvu à son remplacement.

Adjudant-chef PEYRE, 239^e d'infanterie : sous-officier énergique, a fait preuve dans toutes circonstances, de sang-froid et de courage. A été grièvement blessé par une balle de shrapnell qui lui a enlevé l'œil gauche et fracassé la mâchoire au moment où, sous un bombardement violent, il allait donner un ordre à une fraction de sa section. Emporté au poste de secours, manifestait le regret de ne plus pouvoir servir son pays.

Caporal HUNZIKER, cycliste à une division de réserve : accompagnant en automobile, le 2 novembre au soir, un officier porteur d'or-

dre, la voiture ayant été mise hors de service par le feu d'une patrouille allemande, l'officier blessé et évanoui, est resté seul avec l'officier, a mis les ordres en lieu sûr, l'a soigné pendant vingt minutes et rappelé à lui, toujours sous le feu de l'ennemi distant de 30 mètres à peine. L'a accompagné ensuite jusqu'au bout et lui a permis de remplir sa mission.

Sergent DUMONT, 233^e d'infanterie : chargé d'enlever un poste ennemi, a entraîné les hommes à l'attaque avec une rare vigueur, s'en est emparé et s'y est maintenu malgré le feu très violent et presque à bout portant des mitrailleuses ennemies. Avait dirigé depuis le début de la campagne de nombreuses reconnaissances très périlleuses. Blessé au cours de l'une d'elles et évacué, est revenu sur le front à peine guéri.

Sergent VIALLE, 61^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, s'est toujours distingué par son grand courage en recherchant les missions périlleuses. Très gravement blessé le 20 décembre, dans l'attaque des tranchées allemandes, continua, quoique ne pouvant plus marcher, à pousser de la voix sa section en avant.

Caporal COUSTON, 40^e d'infanterie : belle conduite au combat du 29 octobre. A rempli comme chef de patrouille plusieurs missions périlleuses à la satisfaction de ses chefs. Grièvement blessé le 22 décembre en sortant le premier de la tranchée avancée pour entraîner ses camarades en avant.

Sergent HIBON, 24^e d'infanterie : a demandé à prendre le commandement d'un groupe de volontaires pour l'attaque de maisons occupées par l'ennemi; a conduit l'attaque avec la plus grande énergie, a réussi à prendre pied dans la position ennemie et a été grièvement blessé.

Soldat MATHEVET, 6^e zouaves de marche : le 14 décembre, occupant avec sa section une tranchée, qui venait d'être prise aux Allemands, et placé, à cause de son courage bien connu, au point le plus dangereux, y a tenu héroïquement toute la journée, ramassant, avant qu'elles n'éclatent, les bombes envoyées par les Allemands et les leur renvoyant en accompagnant chacune d'elles d'une plaisanterie à l'adresse des Allemands.

Caporal LARVOR, 6^e zouaves de marche : le 7 décembre 1914, chargé d'aller reconnaître la façon dont était occupée une tranchée ennemie, s'est approché en plein jour de la sentinelle ennemie, l'a fusillée à bout portant au moment où elle allait lancer une grenade enflammée dans nos tranchées et a rapporté un bouclier pris à l'ennemi.

Sergent VEY, 6^e zouaves de marche : a donné l'exemple à sa demi-section d'une superbe attitude au feu depuis le début de la campagne. A obtenu une citation à l'ordre de la division pour sa belle conduite. Blessé fin septembre, vient de revenir sur le front à peine guéri. Actuellement, chef de section remarquable.

Soldat MOINARD, 6^e zouaves de marche : s'est fait remarquer du 2 au 9 novembre par son intrépidité. En particulier au cours du combat de nuit du 5 novembre, est resté seul dans une tranchée qu'occupait sa demi-section, tous ses camarades ayant été tués ou blessés. A l'arrivée du capitaine qui commandait notre contre-attaque a dit tout simplement à cet officier : « Je reste seul, mon capitaine, mais j'y suis. »

Sergent NAVEL, 165^e d'infanterie : blessé en montant à l'assaut dans le réseau ennemi, parvint à se dégager, poursuivit l'ennemi avec la patrouille qu'il commandait en disant : « J'en démolirai bien encore trois ou quatre avant de tomber. » Reçut une deuxième blessure, continua à faire feu et tomba grièvement blessé pour la troisième fois. Modèle d'énergie et de sang-froid.

Claïron THOQUER, 165^e d'infanterie : a pris sur la ligne de feu le commandement des soldats voisins et dirigé un feu efficace sur l'ennemi qui était à quelques mètres. Blessé par une balle qui mit le feu à sa cartouchière et à ses vêtements, continua à commander des feux de salve en disant à un camarade qui voulait le soigner : « Laisse donc, ce n'est rien. » Voyant un mouvement de repli des portions voisines, sonna la charge à pleins poumons, debout, sans quitter sa place pour rallier ses camarades. Est resté jusqu'au soir avec quelques camarades sur la position d'où il ne s'est retiré que sur un ordre supérieur.

Caporal GUIMARD, 2^e d'infanterie coloniale : n'a cessé de montrer de l'énergie et de l'audace comme chef d'équipe de lanceurs de pétards et de bombes. En dernier lieu, s'est distingué dans l'attaque et la défense de tranchées et a été grièvement blessé au moment où il lançait des pétards dans une tranchée ennemie distante de quelques mètres.

Sapeur mineur BRODIER, 1^{er} génie : depuis le début de la campagne a donné dans les circonstances les plus difficiles l'exemple de l'énergie et du mépris du danger. S'est offert tout récemment pour faire partie d'un groupe de volontaires chargés d'enlever un bois ennemi, avec mission de faciliter la marche de la colonne en détruisant les défenses accessoires de l'adversaire. S'est acquitté de la tâche périlleuse avec un courage tranquille et s'est élancé l'un des premiers sur les positions ennemies.

Soldat AHMED BEN AMAR, 4^e tirailleurs : très belle conduite le 22 décembre au cours d'une attaque sur les tranchées ennemies. Blessé grièvement en arrivant au réseau de fils de fer qu'il commençait à couper. A dû être amputé du bras droit.

Sergent TREFFANDIER, 7^e bataillon du génie : désigné pour commander le détachement du génie, adjoint à une compagnie d'infanterie chargée d'enlever une tranchée ennemie, le 27 décembre, s'est élancé en tête de la colonne d'assaut et a entraîné par son exemple les sapeurs de son détachement. Arrivé le premier sur la position à atteindre, s'est porté immédiatement en tête d'un boyau de communication, a disposé ses hommes de façon à le prendre d'enfilade et a dirigé leur tir sur l'ennemi en fuite. Pendant toute la nuit de l'attaque, a travaillé à l'organisation et à la protection de la position conquise.

Sergent DUVILLARD, 11^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'une vigueur et d'un courage exceptionnels au combat du 27 décembre; est entré le premier de sa section dans une tranchée ennemie dont il a ensuite assuré la défense avec la plus grande opiniâtreté.

Caporal TOULOTTE, 67^e d'infanterie : blessé grièvement (pied gauche sectionné par un obus) au combat du 26 décembre, a refusé de quitter la tranchée occupée par son escouade, n'a cessé de demander des nouvelles de son capitaine qu'il croyait seulement blessé et d'encourager ses hommes, notamment les recrues, en leur disant : « A la guerre il faut savoir souffrir. »

Adjudant-chef POINSIGNON, 6^e de marche de zouaves : dans la journée du 14 décembre, est entré dans la tranchée allemande avec son peloton et, par son énergie, a maintenu l'occupation de cette tranchée malgré les bombes lancées par les Allemands et cela après la mort des officiers. A assuré le commandement de la partie de la ligne où il se trouvait après la mort des officiers de la compagnie qu'il était venu renforcer.

Adjudant DE SAINT-REMY, 54^e d'infanterie : brillante conduite pendant toute la campagne; le 26 décembre, a superbement entraîné sa section sous un feu violent; blessé au pied, n'a pas voulu se laisser emmener du champ de bataille et a continué à encourager ses hommes; ayant reçu du médecin chef du service un billet d'évacuation, a tenu à rester sur le front pour reprendre son service le plus tôt possible. A été promu à tous ses grades pendant la campagne, à la suite d'actes de bravoure et d'énergie.

Sergent CHENU, 9^e génie : chef d'un détachement du génie, au moment d'une attaque, s'est élancé en avant sous une fusillade très violente, entraînant par son courage tout son détachement. Est parvenu au réseau de fils de fer ennemis qu'il a commencé à détruire. Atteint par une balle qui lui traversa la poitrine, n'a cessé de donner à ses hommes le plus bel exemple d'héroïsme.

Ajudaunt BONDZ, 62^e bataillon de chasseurs : s'est toujours distingué durant toute la campagne par sa bravoure et son courage. Le 30 novembre, a brillamment porté sa section à l'assaut de tranchées allemandes qu'il a conquises; s'y est maintenu pendant quarante-huit heures malgré de violentes contre-attaques.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.